22 AVRIL 1950

N° 236 - 100 FRANCS

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library

Phot. Associated Press.

PREMIÈRE ARRIVÉE DE MATÉRIEL AMÉRICAIN EN FRANCE

Malgré les appels lancés par les communistes, les dockers de Cherbourg ont déchargé sans aucun incident l'« American Importer », qui apportait pour la première fois en France métropolitaine des armes expédiées par les États-Unis en vertu des accords du pacte d'aide militaire à l'Europe.

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.
L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».
L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.
L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	146,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9.15	11
	Un an...	14	18	18.25	22
CANADA. (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10.08	12,23
	Un an...	15,15	19.84	20.15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258.50	262.75	318,50
	Un an...	405.50	517	525.50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38.25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	7	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

2 modèles

N° 6 : pour 1 trimestre . . . . . **465 fr.**
N° 8 : pour 1 semestre . . . . . **475 fr.**
Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures, la paire. . . . . **50 fr.**
(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour **1** reliure . . **110** fr. | Pour **2** reliures. **140** fr.

Pour « France-Illustration littéraire et théâtrale »
N° 7 : un semestre . . . . . **340 fr.**
Clefs de montage . . . . . **50 fr.**
FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)
Pour 1 ou 2 reliures . . . . . **110 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

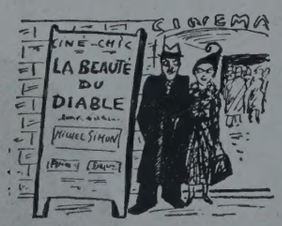
POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION DE

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

IL VOUS FAUT UNE

RELIURE MOBILE ACLÉ

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.



LE NOUVEAU FAUST

— Dans ce film, Faust roule le diable.

— Oui. Ça pourrait s'appeler : « A « Malin » malin et demi ! »

DOLÉANCES CAPILLAIRES

— Ah ! monsieur Marcel, ce n'est pas de veine ! Vos tarifs augmentent juste au moment où mes cheveux diminuent ! Je préférerais le contraire !...

BRILLANT CAUSEUR

— Ah ! monsieur Boireau, cette bombe atomique nous gâche le plaisir de vivre !

— Oui, madame la marquise. Comme on dit toujours : là où il y a de l'hydrogène il n'y a pas de plaisir !...

SOUCOUPE RÊVÉE

— Ça serait pas rigolo qu'une « soucoupe-volante » nous tombe dessus !...

— Si encore y avait l' « apéro » sur la soucoupe !...

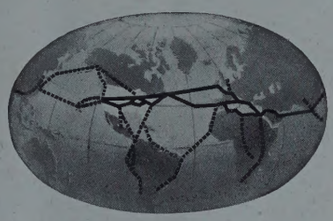
RÈGLE DE TROIS

— Elève Pénible, donnez-moi un exemple de la règle de trois.

— Heu... Cadet-Rousselle !

SEULE TWA VOUS EMMÈNE AU DELA DE L'ATLANTIQUE ET A TRAVERS LES U. S. A.

Seule TWA vous offre des services pratiques assurés par ses propres avions entre les grands centres d'Europe, d'Afrique, d'Asie et les 57 villes principales des États-Unis. Vous voyagez ainsi sur les skyliners, avions ayant fait leurs preuves, avec des itinéraires directs qui vous font gagner du temps. Votre vol rapide et confortable reliera océans et continents en quelques heures. Les vols transocéaniques TWA assurent des correspondances directes en six villes des États-Unis pour toutes les autres escales TWA en Amérique. Chaque voyage transatlantique TWA est assuré par des équipages américains compétents, dont l'expérience aérienne totalise des millions de kilomètres au-dessus des océans. Consultez votre agence de voyages ou téléphonez à BAL 10-83.



Expédiez vos marchandises, petites ou grandes, par les cargos aériens TWA à tarifs réduits. Téléphonez à votre transitaire international ou au plus proche bureau TWA.

Votre agence de voyages représente

TWA

TRANS WORLD AIRLINE

U.S.A. - EUROPE - AFRIQUE - ASIE

49.30 B

SLIP ERBY

MARQUE ET MODÈLE DÉPOSÉS

KANGOUROU

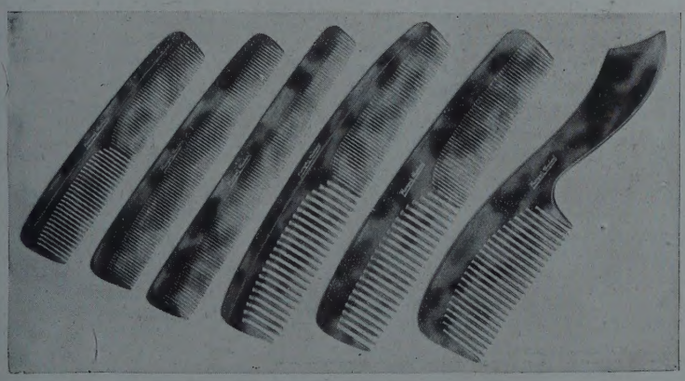
Le seul normal par sa conception

François Auchard

EST UNE MARQUE

ORNEMENTS ET FANTAISIES DE COIFFURES

Peignes de Toilette "JASPÉCAILLE" façonnés main



« JASPÉCAILLE »

EST UNE MATIÈRE DE LUXE « **RHODOÏD** » POSSÉDANT TOUTES LES QUALITÉS DE L'ÉCAILLE NATURELLE, DOUCE A L'USAGE, ININFLAMMABLE, INALTÉRABLE

EN VENTE :

PARFUMERIES DE LUXE
COIFFEURS EN RENOM
GRANDS MAGASINS
EXPORTATION

OYONNAX (AIN) - PARIS 26, Bd de Strasbourg

Moisson de fleurs

L'ÉTABLISSEMENT LÉON PIN

vous offre son Colis « **PROFUSION** », qui contient les plus splendides variétés d'Ognons à Fleurs d'Eté.

Composition du colis :

1 GLAIEUL Nouveau ABU ASSAN, bleu pensée intense ;
1 GLAIEUL Nouveau BLUE HERALD, bleu lavande ;
20 GLAIEULS Hybrides à grandes fleurs variées ;
1 ARUM d'Ethiopie, belle plante d'appartement à fleurs blanches ;
1 CANNA à fleurs d'Orchidées ;
10 MONTBRETIAS Orangés Remontants ;
6 TRÈFLES à 4 feuilles (Porte-Bonheur de Paris).

Les Glaïeuls bleus sont de création toute récente : ce coloris était totalement inconnu dans les Glaïeuls il y a quelques années.

La valeur réelle du Colis « **PROFUSION** » est de 890 fr. ; il est offert au prix exceptionnel de **590 francs** seulement, franco de port et d'emballage à domicile.

Une notice de culture est jointe à chaque envoi.

CHRYSANTHÈMES D'AUTOMNE à très grandes fleurs

Vous pouvez très facilement produire vous-même ces fleurs si recherchées pour la Toussaint.

Le **colis B** de **20 CHRYSANTHÈMES** à très grosses fleurs, tous coloris assortis, est vendu **785 francs** seulement, franco de port et d'emballage à domicile.

A chaque colis, nous joignons gratuitement une notice donnant toutes indications pour réussir cette attrayante culture, et une forte plante de

Chrysanthème LÉON PIN

magnifique Nouveauté à fleur rouge et or, représenté ci-dessus.

Paiement par mandat poste ou chèque bancaire joint à la commande (dans la même enveloppe) ou contre remboursement (frais de remboursement en plus).

ÉTABLISSEMENT HORTICOLE LÉON PIN

Saint-Genis-Laval près Lyon (Rhône) - FRANCE

Compte Postal 918-45 Lyon

Marque déposée — Marque déposée

Nous ajoutons gratuitement un **FERRARIA PAVONIA,** curieuse plante dont les fleurs rappellent le dessin et les riches couleurs des plumes de paon, aux commandes comprenant plusieurs colis, pour faire bénéficier nos Clients de l'économie réalisée sur l'emballage.

Façon Marraine
PUB. M. NOIRCLERC

A LA LIGNE
DU CHAPEAU
SE COMPTENT
LES ANNÉES :
FLÉCHET
COIFFE JEUNE

FLÉCHET

Chapeau parfait

6me ANNÉE — NUMÉRO 236

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

22 AVRIL 1950

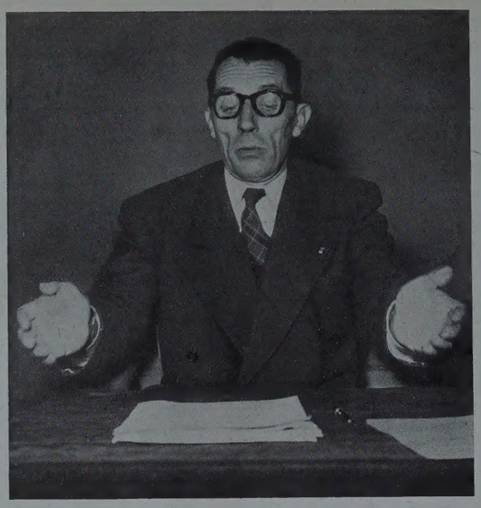
Phot. Acmé.

LE MARIAGE DE CARMEN FRANCO

En la chapelle du Pardo, résidence de son père, a été célébré le mariage de la fille du général Franco, Carmen, avec le marquis de Villaverde, qui avait revêtu le costume de chevalier du Saint-Sépulcre. Sept cents personnes avaient été invitées à la cérémonie et au déjeuner qui a suivi.

ACTUALITÉS MONDIALES D

STRASBOURG. Au cours de la troisième session du Conseil de l'Europe, où fut décidée l'invitation de la Sarre et de l'Allemagne, les ministres ont visité les travaux des bâtiments qui abriteront leurs réunions.

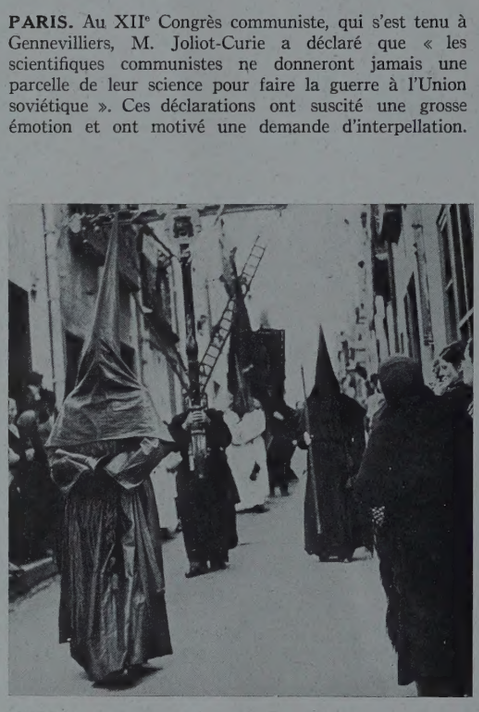


VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

PARIS. Au XII[e] Congrès communiste, qui s'est tenu à Gennevilliers, M. Joliot-Curie a déclaré que « les scientifiques communistes ne donneront jamais une parcelle de leur science pour faire la guerre à l'Union soviétique ». Ces déclarations ont suscité une grosse émotion et ont motivé une demande d'interpellation.

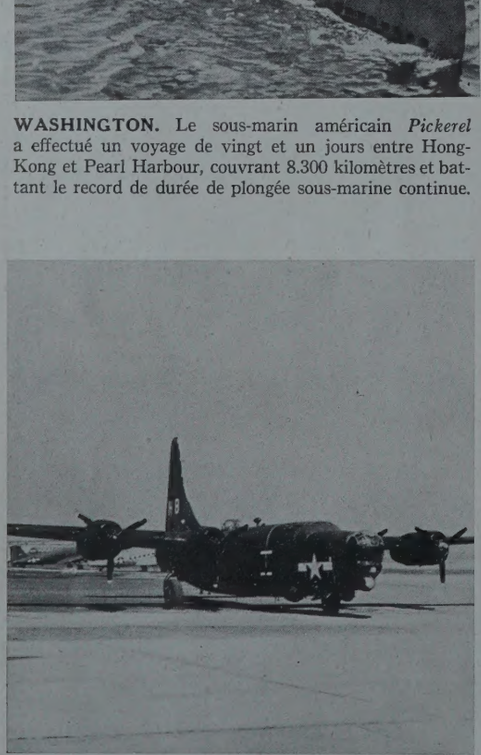
PARIS. Les fêtes de Pâques ont attiré en France grand nombre de touristes étrangers. Cette photo, p sous un angle un peu particulier, montre quelques- de ces visiteurs montant à l'assaut de la tour Ei

WASHINGTON. Le sous-marin américain *Pickerel* a effectué un voyage de vingt et un jours entre Hong-Kong et Pearl Harbour, couvrant 8.300 kilomètres et battant le record de durée de plongée sous-marine continue.



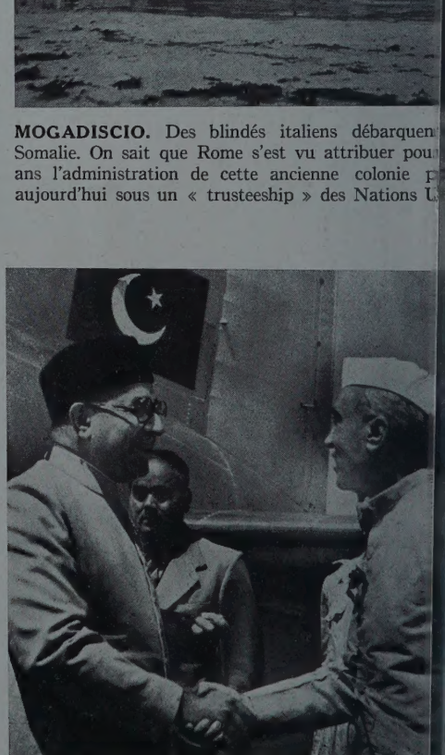
PERPIGNAN. La capitale du Roussillon a renoué avec une vieille tradition en rétablissant la procession des « pénitents noirs » du jeudi saint. Précédant la Croix de la Passion, un pénitent rouge avec une cloche.

MOGADISCIO. Des blindés italiens débarquen Somalie. On sait que Rome s'est vu attribuer pou ans l'administration de cette ancienne colonie p aujourd'hui sous un « trusteeship » des Nations U



MOSCOU. Cet avion américain qui aurait survolé la Lettonie a disparu dans la Baltique. Des informations russes admettent que des aviateurs soviétiques ont ouvert le feu sur l'appareil et ont causé sa perte.

WASHINGTON. A la demande du président Truman, M. Foster Dulles a accepté le poste de conseiller du Secrétaire d'Etat, M. Acheson. Il aura des pouvoirs étendus et il prendra part aux conférences diplomatiques.

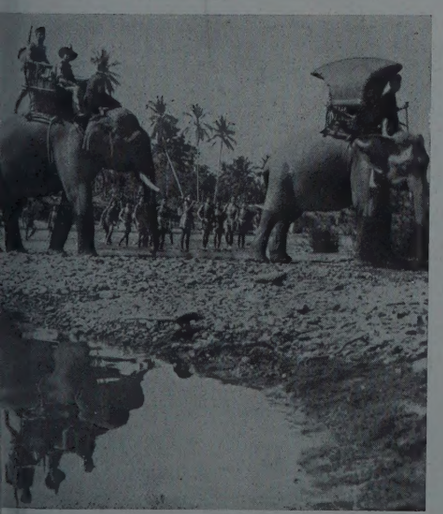


NEW-DELHI. M. Liaquat Ali Khan, premier m du Pakistan, est accueilli à l'aérodrome par M. I Ils ont conclu un accord propre à rapprocher leurs jusque-là divisés, face à la menace communiste en

LA SEMAINE

REMBERG. Dans les fondations du château de denstein, qui appartint à Gœring, un trésor a été ouvert. Des officiers américains examinent des candéres trouvés parmi les œuvres d'art et les vins fins.

ME. Une foule évaluée à 400.000 personnes s'est emblée sur la place Saint-Pierre pour recevoir la diction *urbi et orbi* que S. S. Pie XII a adressée au de le jour de Pâques, du balcon de la basilique.



GON. L'épaisseur de la jungle rend impossible loi en Indochine de certains moyens mécaniques de erre moderne et oblige à revenir aux méthodes nnes, qui utilisaient les éléphants comme porteurs.

D'un Samedi à l'Autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Cent fois, mille fois, au long d'une vie mouvementée, vagabonde, riche d'expériences diverses, il m'est arrivé de réfléchir sur le cérémonial, sur l'apparat, sur le sens et la nécessité de ces grands spectacles offerts aux multitudes à l'occasion des fêtes religieuses, politiques, militaires ou même universitaires. Quel que soit mon goût profond pour la vie simple, pour la retraite, j'ai reconnu presque toujours que le faste était justifié par de profondes lois humaines.

J'y pensais encore, il y a quelques semaines, à Rome, en assistant à la béatification solennelle d'une humble fille qui vécut obscurément et dont les mérites ont reçu leur éclatant loyer de gloire. Les fêtes de cette sorte sont commandées par les événements et non par le rite. Il peut arriver qu'elles manquent ou qu'elles abondent. L'année sainte en verra plusieurs, pour la joie des foules pérégrinantes.

Grâce à l'affectueuse intervention de notre ami l'ambassadeur Wladimir d'Ormesson, grâce à l'exquise courtoisie de la chancellerie vaticane, nos places se trouvaient réservées dans la tribune diplomatique.

A toute vitesse, la voiture qui nous conduit contourne donc l'immense basilique. L'ordre est parfait et, en tous lieux, la discipline scrupuleuse, ce qui est grande merveille. Les invités sont introduits très vite et dirigés vers les sièges qu'ils devront occuper. Le prodigieux vaisseau regorge d'une foule bruissante et pourtant respectueuse. Les invités portent le vêtement de cérémonie ou l'uniforme de leur emploi, de leur charge, de leur dignité. Soudain, la musique éclate. De la voûte, semble-t-il, tombe le chant des fameuses trompettes d'argent. Ce chant n'est pas sévère, mais allègre et familier, mieux encore populaire. Alors une acclamation sans mesure s'élève de la foule : le Saint-Père vient de pénétrer dans le sanctuaire.

Nous ne le verrons pas tout de suite. Il chemine avec lenteur, porté très haut sur la *sedia gestatoria* par une légion de serviteurs aux costumes flamboyants. Chose bien surprenante pour nous, un joyeux tumulte se propage et s'amplifie dans la nef. La foule applaudit, exulte, crie, dans toutes les langues, son amour, son admiration, sa foi. Les trompettes d'argent, l'orgue, les chœurs s'efforcent de mettre un ordre concerté dans cette joie. L'arrivée du Saint-Père dans le chœur est annoncée par une procession d'officiers, de camériers, de prélats, de gardes nobles, de gendarmes, de massiers, tous portant quelque costume historique et contribuant ainsi, musée vivant, à représenter l'histoire et les coutumes du Vatican pendant les derniers siècles.

Alors la clameur s'enfle et déferle : le Pape vient de paraître, sur la *sedia*, dominant son cortège. Je sais que je le verrai, prochainement, en particulier ; mais, chose surprenante à dire, il me semble, dès le premier regard, au milieu de cette multitude enchantée, que je prends avec lui un contact direct, humain, personnel. L'extraordinaire simplicité de cet homme justifie et efface, d'un seul coup, ce déploiement de faste, cette splendeur d'abord surprenante, inquiétante peut-être, cliquetante et chatoyante quelque peu. La pompe, la magnificence, le luxe traditionnel sont naturellement supplantés par une présence humaine, par la véritable majesté, la naturelle dignité d'une personne remarquable.

Alors le Pape Pie XII gagne sa place et la cérémonie commence. Les lumières sont innombrables. Un portrait, d'ailleurs assez naïf, de la nouvelle bienheureuse brille innocemment tout en haut du chevet. Les chanteurs de la Sixtine se font entendre. La foule réplique. Parfois un grand silence tombe et une voix, que l'on me dit être celle du Saint-Père, mystérieuse, profonde, pathétique et lasse, psalmodie quelques répons.

Encore un peu de temps et les personnes qui font partie du « comité de béatification » viendront apporter au pontife un gros bouquet, ingénu, semblable à un bouquet de fiançailles ou à un bouquet de moissons. Elles sont guidées par d'extraordinaires gentilshommes du palais dont certains ressemblent à des cuirassiers de l'empire et d'autres à des Valets de carte, alors que d'autres encore ont la fraise au col, comme les modèles de Clouet.

Encore quelques hymnes et les porteurs présentent la *sedia*. Pie XII se soumet à l'épreuve — il paraît que c'en est une — avec une surprenante bonne grâce. Il rectifie lui-même les plis du *pallium*, dit quelques mots à ceux qui l'entourent, semble soudain s'envoler et commence de prodiguer les gestes de bénédiction. Il s'éloigne. Il va flotter, dirait-on, sur un océan de voix humaines.

Pendant que notre voiture cherche sa voie dans la multitude chamarrée, je réfléchis avec persévérance et calme sur le sens de tout ce faste, de tout ce bruit magnifique, de ce spectacle grandiose et parfois déconcertant. Les foules qui sont venues du bout du monde vont partir exaucées, comblées, sans doute, brisées de fatigue et ivres de splendeurs papillotantes. Mais ce qui les aura sûrement frappées de respect, c'est la parfaite humilité d'un homme assez maître de soi pour dominer, en même temps que sa fatigue, tout l'indispensable cérémonial, pour apparaître, ô paradoxe ! au milieu de la pourpre et des ors, comme le représentant d'une religion toute faite pour la consolation des simples, pour l'allégement des souffrants et des pauvres.

TOUR D'HORIZON POLITIQUE

RÉUNION A LONDRES DES EXPERTS ÉCONOMIQUES DU PACTE ATLANTIQUE.

A BRUXELLES, ON ÉTUDIA LE FINANCEMENT DE LA DÉFENSE OCCIDENTALE.

MINISTRES ET ÉTATS-MAJORS ONT DISCUTÉ A LA HAYE LE PLAN MILITAIRE.

DE VIOLENTES BAGARRES ONT MARQUÉ L'ÉVACUATION DE LA S. N. E. C. M. A.

La question royale belge a évolué. De laborieux pourparlers étaient menés par M. Van Zeeland en vue d'arriver à la constitution d'un cabinet social-chrétien, auquel eussent été adjointes, sans doute, quelques personnalités extra-parlementaires. Le régent réservait son avis sur l'opportunité d'un pareil ministère. Dans le même temps M. Van Zeeland s'entretenait à plusieurs reprises à Prégny avec le roi. A l'issue de ces entretiens Léopold III adressait au peuple belge une proclamation radiodiffusée dans laquelle il se déclarait favorable à la création d'une lieutenance générale du royaume qui serait confiée au prince héritier Baudouin, à condition qu'il lui soit possible de mettre fin à cette délégation de pouvoirs au moment qu'il estimerait conforme aux intérêts du pays.

ENTRE MOSCOU ET WASHINGTON LA TENSION S'ACCROIT

Tandis que la crise belge semble ainsi s'orienter vers une solution transactionnelle, un incident grave est venu accroître la tension extérieure. Il s'agit de la disparition dans la mer Baltique de l'avion américain *Privateer*, parti de Wiesbaden. Des informations de Russie reproduites par la *Pravda* ont fait savoir que l'appareil, qui survolait indûment un territoire interdit à l'aviation étrangère, aurait été mitraillé par des avions de chasse soviétiques. Washington affirme formellement que la forteresse volante n'a, à aucun moment, effectué une quelconque mission d'espionnage. Cet incident se place parmi les plus sérieux de la « guerre froide ». Il a provoqué aux Etats-Unis, où le président Truman vient de renforcer son état-major diplomatique de M. Foster Dulles, une vive émotion.

L'OCCIDENT S'ORGANISE EN VUE D'UNE DÉFENSE EFFECTIVE

Cependant les gouvernements qui ont adhéré au pacte atlantique font effort pour que celui-ci passe dans la réalité et pour mettre sur pied une organisation défensive solide de l'Europe occidentale. Toute une série de réunions se sont tenues dernièrement pour aboutir à des résultats concrets. Les ministres des Affaires étrangères ont envisagé à Strasbourg et reconsidéreront à Londres, en mai, l'aspect politique du problème. A La Haye les ministres de la Défense nationale des pays intéressés et les experts qui les assistent ont mis au point des programmes de ravitaillement, d'armement, d'organisation militaire étudiés par les états-majors.

A Bruxelles, enfin, dans le cadre du Comité consultatif des Cinq, les ministres des Finances ont examiné comment les mesures préconisées sont compatibles avec les ressources dont ils disposent et quelles solutions appelle leur financement.

LES COMMUNISTES SABOTENT LA DÉFENSE NATIONALE...

Déjà, en premier signe de cette solidarité atlantique, des armes sont parvenues d'Amérique à la France. L'*American Importer* a été accueilli à Cherbourg au nom du gouvernement par MM. René Pleven et Raymond Laurent, et déchargé sans aucun incident. Contre ces envois d'armes aussi bien que contre l'expédition de matériel en Indochine — où l'on signale d'ailleurs une recrudescence d'attentats terroristes — le parti communiste a déclenché une campagne d'une extrême violence, essayant de saboter par tous les moyens ce qui peut renforcer la défense nationale et s'efforçant en même temps d'entraver le relèvement de la production.

... ET MULTIPLIENT GRÈVES ET DÉSORDRES

Parmi les épisodes les plus violents il faut citer les bagarres provoquées par l'occupation par les ouvriers de l'usine de la S. N. E. C. M. A. à Paris. La police étant intervenue pour faire évacuer les locaux n'y est parvenue qu'à la faveur d'une opération mettant en œuvre des moyens puissants et qui s'est soldée par de nombreux blessés. Les hommes du service d'ordre ont été reçus par des jets de boulons et autres pièces métalliques, tandis que les occupants s'efforçaient en outre, à l'aide de gaz lacrymogènes, d'empêcher leur progression.

Des incidents très vifs se sont aussi produits à Brest, où en tête des manifestants se trouvaient des élus communistes.

M. BIDAULT PROPOSE DE RENFORCER LA COMMUNAUTÉ ATLANTIQUE

En présence des menaces pour la paix que constituent aussi bien la tension extérieure que l'agitation intérieure, le gouvernement français a pensé que l'organisation atlantique pouvait être, en la perfectionnant et en la renforçant, le plus efficace instrument de défense. C'est pourquoi M. Georges Bidault, à Lyon, où il était allé inaugurer avec M. Edouard Herriot la Foire internationale, a proposé la création d'un Haut Conseil atlantique dont l'action s'exercerait sur deux plans : défense et économie. Il s'agit, en effet, a précisé M. Bidault, d'écarter deux dangers : l'agression militaire et la dépression économique. Ces deux plans, a-t-il dit, sont inséparables. Aussi bien, aux Etats-Unis, M. Acheson vient d'annoncer la création d'un comité ayant les mêmes objets.

Le Haut Conseil atlantique pour la paix serait un organisme à l'échelle de l'association défensive née du pacte.

Il n'est pas douteux que le retentissement de la proposition française sera considérable.

Photographies Agip, *N. Y. Times*, Acmé.

RAINIER II GRIMALDI, AMIRAL DE FRANCE.

ALBERT Ier FUT UN SAVANT OCÉANOGRAPHE.

LE PRINCE LOUIS II, VAILLANT SOLDAT DE 1914.

ANTOINE Ier, DERNIER DE LA BRANCHE D'ANTIBES.

HONORÉ V, FAIT PAIR PAR LOUIS XVIII.

CHARLES III, QUI ACCÉDA AU TRONE EN 1856.

A MONACO

S. A. S. RAINIER III

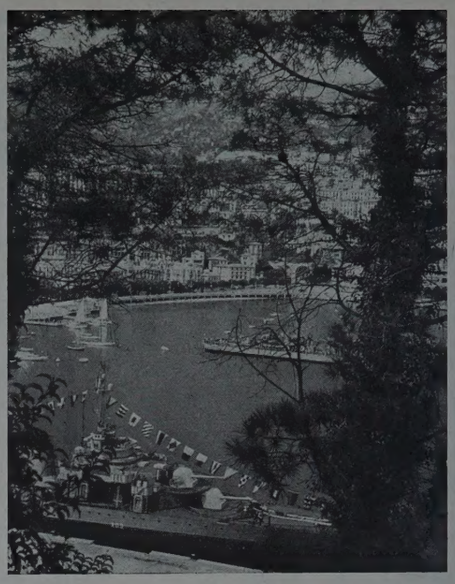
DEVIENT PRINCE RÉGNANT

PAR PAUL-ÉMILE CADILHAC, ENVOYÉ SPÉCIAL DE « FRANCE-ILLUSTRATION »

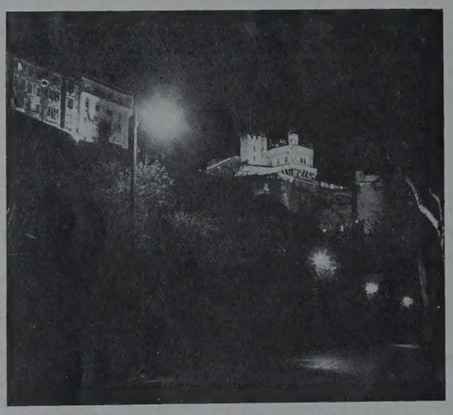
UN avènement qui est un événement. Car l'accession au trône de Monaco de S. A. S. Rainier III, prince souverain, relie aujourd'hui à un autrefois bien lointain. En cette semaine de Pâques, fleurie de cloches et de roses, le jeune héritier d'une très vieille dynastie entre dans l'histoire — une histoire qui remonte au Xe siècle, au cœur de la féodalité. Et pour lui faire honneur seize nations ont envoyé des représentants, des flottes s'ancrent au delà du port et la presse du monde entier se trouve assemblée dans cet Etat, le plus petit de la planète par l'étendue, l'un des plus attachants par les souvenirs dont il s'enveloppe et se drape.

LA VILLE FORTIFIÉE SUR SON PROMONTOIRE.

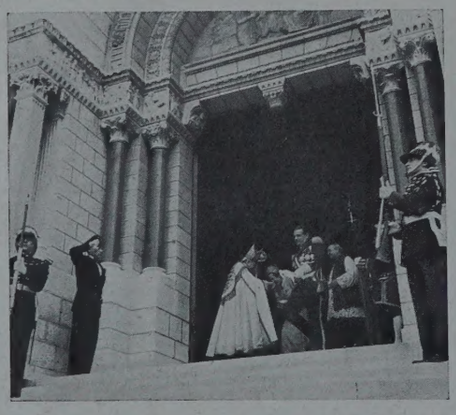
LE GOLF DU MONT-AGEL, AU BORD DE LA MER.



MONACO, SON PORT ET SON SOURIANT PAYSAGE.



LES ILLUMINATIONS DU PALAIS ET DU DONJON.



SORTIE DE LA CATHÉDRALE APRÈS LA CÉRÉMONIE.

LE PRINCE DÉCORE PLUSIEURS DE SES SUJETS.

Entre le comté de Nice et la Ligurie, la principauté de Monaco vit depuis des siècles indépendante. Après la réunion de Nice et de sa région à la France, elle garde son prince et son statut. Elle demeure un Etat très vieux, riche d'histoire et dont les chefs se sont illustrés.

UNE DYNASTIE MILLÉNAIRE

C'est Oton le Grand, élu en 936 empereur d'Allemagne, qui, distinguant un membre de la future famille des Grimaldi, l'intronisa prince de Monaco. Mais le grand ancêtre, celui qui a donné son nom à la dynastie, est Grimaldo, consul de Gênes en 1162, 1170 et 1184.

Et les princes se succèdent, dignes de figurer dans la galerie de portraits de Ruy Gomez de Silva : Rainier I[er], le vainqueur de Zericksée, amiral de France en 1304, fait sénéchal par le Piémont, baron de San Dematrio en Calabre et seigneur de Cagnes en Provence par Robert de Naples. Son successeur, Charles I[er] le Grand, annexe en 1346 à sa principauté les seigneuries de Roquebrune, Menton et Castillon. Le fils de Charles, Rainier II, se bat en Provence et devient l'allié du roi de France contre les Anglais. Il arrête l'antipape Clément VII, qui se rendait en Avignon, et le force à restituer la tiare et d'autres objets précieux appartenant au Saint-Siège. Il décide également, en 1454, qu'en l'absence de descendant mâle l'époux ou le rejeton d'une Grimaldi prendra le nom et les armes de la famille.

Dans le même temps l'Espagne conquiert dans la principauté une place prépondérante. Le prince Honoré I[er] se bat vaillamment contre les Turcs, et ses successeurs défendent à plusieurs reprises leur forteresse contre les troupes du roi de France. Mais l'Espagnol devient arrogant, et, férus de leur indépendance, Monaco et son prince se lient à la France par un traité d'amitié signé en 1641 avec Richelieu. Quelques années plus tard, pour dédommager les souverains de la perte de fiefs dans le Milanais et à Naples, repris par le roi d'Espagne, Louis XIV leur accordera le duché de Valentinois et la pairie.

En 1731, à la mort du dernier des Grimaldi, appliquant la loi de dévolution promulguée par Rainier II, Jacques-François-Léonor de Matignon, comte de Thorigny, époux d'une Grimaldi, fille unique du défunt, prend les armes et le nom de cette famille.

Le 14 février 1793, sous son petit-fils Honoré IV, la principauté est annexée par la République française et incorporée au département des Alpes-Maritimes formé par le comté de Nice. En 1814 Honoré IV recouvre son Etat. La Sardaigne, un temps, prétend le contrôler. Mais les princes, amis de la France, vivent en bonne intelligence avec les gouvernements de la Restauration et de la monarchie de Juillet. Ces bonnes relations continuent sous le Second Empire. Charles III, successeur de Florestan I[er], en 1861, après le retour de Nice à la France, cède à celle-ci, contre indemnité, Roquebrune et Menton. Ce même Charles III, le 8 février 1869, dispensera les sujets monégasques de tous impôts directs.

Il n'entre pas dans mon dessein d'évoquer ici toute l'histoire de la principauté. On ne saurait cependant passer sous silence Albert I[er], l'éminent ichtyologue, qui a couru toutes les mers et créé le musée océanographique le plus vaste et le plus beau du monde. Son fils, Louis II, a régné de 1922 à 1949, et entre temps la princesse Charlotte, fille de Louis II, a fait jouer la clause de dévolution, citée plus haut, en épousant le comte Pierre de Polignac. De cette union est né le prince Rainier III, successeur de Louis II — sa mère ayant, en 1944, renoncé au trône — dont on célèbre aujourd'hui l'avènement.

JOURS DE FÊTES

Il y a trois jours une procession étrange, un cortège noir sorti d'un autre âge, traversait, à la nuit, dans la clarté rouge et fumeuse des torches, le haut Monaco aux rues étroites. Des tambours voilés de crêpe, des chants lugubres, des pénitents en cagoule escortaient le Christ mort. Depuis, les cloches de Pâques ont sonné, et demain celles d'un couronnement épanderont sur la ville leurs ondes claires ou graves.

Sous un ciel éclatant les deux villes se pavoisent de drapeaux et de banderoles aux couleurs — rouge et blanc — de la principauté, et des guirlandes de verdure s'enlacent autour des mâts.

Nous avons, par faveur, été admis sur la terrasse du salon de famille au palais royal, loggia aux baies largement ouvertes d'où nous découvrons le port à droite, la mer à gauche et, au centre, la place — une place baignée de soleil dans laquelle viennent se jeter quatre rues hautes, étroites et sombres, dont les drapeaux s'entremêlent et se rejoignent comme une voûte.

Et voici, annoncées par le maître de cérémonies, les délégations étrangères, que le prince Rainier III accueille, assisté de M. Jacques Rueff, ministre d'Etat. Habits chamarrés, uniformes, grandes capes violettes des envoyés du Vatican que conduit M[gr] Delay, archevêque de Marseille, manteaux blancs écartelés de croix rouges des chevaliers du Saint-Sépulcre — un chatoiement doré, azuré et pourpre qui symbolise quinze nations, de la Grande-Bretagne, des Etats-Unis et de la France au Luxembourg et à la République de Saint-Marin.

Puis, sur la vaste esplanade frissonnante de bannières, des musiques, des chœurs, une cantate officielle due au musicien Henri Barraud, et le jeune prince surgissant au balcon aux acclamations du populaire.

Vêtu d'une sobre jaquette, cravaté de gris, il salue et sourit avec une bonne grâce exquise.

Soldat, il a conquis sur nos champs de bataille d'Alsace la croix de guerre, la Légion d'honneur, et sa conduite durant l'occupation lui a valu de surcroît la rosette de la Résistance.

La nuit tombe. La principauté s'illumine. Les destroyers français, britannique et américain, ancrés dans le port, ont déployé le grand pavois, et un cordon lumineux dessine le bassin, les jetées, les phares de l'entrée.

Mais au matin un voile de brume rampe sur les crêtes, voile le ciel. Pour peu de temps heureusement. Déjà la foule se presse devant le palais — où une prise d'armes a lieu, sous le commandement du colonel Séverac, pour une remise de décorations — et dans les avenues et les rues qui mènent à la cathédrale.

L'INTRONISATION

Et c'est dans cette église de style roman, à la lanterne audacieuse, bâtie il y a quelque soixante ans, une imposante cérémonie. Les délégations — la délégation française en tête avec M. Teitgen, ministre d'Etat — les corps constitués — parlement, armée, magistrature, écoles, etc. — en habit noir ou en uniforme, emplissent la vaste nef centrale. Dans le chœur, seul et en avant, du côté de l'épître, le trône du prince, qui entre bientôt, en uniforme bleu de roi pour la première fois, accompagné de M^{gr} Rivière, évêque de Monaco, qui est allé l'accueillir avec le clergé au seuil du parvis.

Un air de fanfare de Tomasi, qui se répercute sous les voûtes, résonne à son entrée. Dans le chœur, non loin du prince, la princesse Charlotte et le prince Pierre se recueillent.

Et l'heure se fait plus grave, reliant aujourd'hui à un passé fabuleux. Nous assistons, chacun en a l'impression, à une chose d'une qualité rare et très haute. M^{gr} Delay officie pontificalement, assisté de deux prélats délégués par Rome. Le maître autel flamboie et des sunlights déversent une lumière cruelle.

Des chants : les uns rituels, émouvants et profonds — ceux du propre de cette semaine pascale — exécutés par la maîtrise ; d'autres, aux accents un peu discordants, ceux de la messe de Stravinski.

L'avouerai-je ? Ces harmonies contemporaines me semblent un peu rompre l'unité grave de cette fête de tradition. Combien je leur préfère l'antique et prenant plain-chant, splendide dans sa nudité liturgique.

A l'issue de la messe le prince reçoit à genoux, au pied du maître autel, la bénédiction apostolique que lui donnent simultanément, d'un bras qui se lève et s'abaisse, le représentant de Sa Sainteté et les deux prélats.

Enfin le *Te Deum* enfle sous les voûtes son chant d'exaltation triomphale. Et là aussi, malgré l'indéniable talent de l'auteur, M. M.-C. Scotto, je regrette le *Te Deum* liturgique, si simple, si majestueux et si lointain qu'il remonte, croit-on, aux temps helléniques.

La revue sur la place du Palais a attiré un vaste concours de peuple. Le terre-plein devant le monument de l'Océan, les estrades, à l'opposé, les fenêtres, les toits même regorgent d'une foule enthousiaste et loyaliste qui ne ménage pas ses vivats.

Des détachements de marins français, américains et britanniques sont rangés sur le côté droit ; au centre, les carabiniers monégasques, aux rutilants uniformes, et les sapeurs-pompiers ; à gauche, la musique des équipages de la flotte et les scouts ; devant le palais, la musique municipale et les officiels. A 11 h. 30 M. Jacques Rueff, ministre d'Etat, passe la revue des troupes, accompagné du colonel Séverac. Un défilé impeccable — où se joignent le corps de police, les détachements motorisés, les automitrailleuses et les voitures des sapeurs-pompiers de la principauté — clôt la cérémonie militaire. Le ciel est redevenu bleu. Des grappes de ballons flottent dans les nues comme de vastes oiseaux rouges. La foule acclame...

La partie officielle des fêtes s'achève. Mais au cours des jours qui vont suivre, divertissements populaires et galas empliront toute la semaine. Le clou en sera sans doute l'exhibition de danse, au clair des étoiles et des projecteurs, dans la cour du palais, devant l'escalier à double révolution Renaissance qui conduit à la grande galerie de façade, aux voûtes décorées de peintures qui évoquent celles des loges de Raphaël au Vatican.

S. A. S. le prince Rainier III est désormais intronisé. Il continue une tradition millénaire : celle des Grimaldi, soldats et diplomates.

Phot. *France-Illustration* (R. Boulet).

LE NOUVEAU SOUVERAIN ET LA FAMILLE PRINCIÈRE PENDANT LA GRAND-MESSE A LA CATHÉDRALE.

LE SAINT-SIÈGE AVAIT DÉLÉGUÉ DEUX PRÉLATS.

ASSISTÉ DE M. J. RUEFF, MINISTRE D'ETAT, LE PRINCE REÇOIT LES ENVOYÉS ÉTRANGERS.

NIJINSKI, ENTOURÉ DE LA KARSAVINA, DE DIAGHILEV ET DE SERGE LIFAR.

NIJINSKI EST MORT

NIJINSKI apportait le bond !

» ... L'âme pour une seconde porte le corps, ce vêtement est devenu flamme et la matière est passée transport et cri ! Même au repos il avait l'air de danser imperceptiblement... »

Ainsi parlait Claudel en 1927.

Et voici que le grand danseur est mort. Ceux qui ne l'ont pas connu le regrettent amèrement. Ceux qui ont vu le *Prélude à l'après-midi d'un faune*, plein de joie et de tristesse poignante, n'ont pu l'oublier. *Sylphides, Petrouchka, le Spectre de la rose, Shéhérazade*, sur toutes les grandes créations Nijinski a projeté une lumière fulgurante. Il avait un rythme fou, une souplesse extraordinaire, des bonds ivres.

Né à Varsovie en 1892, Nijinski avait passé son adolescence et sa jeunesse à travailler cet art qui demande tant d'efforts et de recherches... Diaghilev et Fokine s'étaient penchés sur l'art de ce jeune danseur, qui avait failli être renvoyé de l'Ecole impériale de Petersbourg. Karsavina et Anna Pavlova avaient été ses partenaires.

Danseur passionné, Nijinski avait pourtant « pensé » son art. D'étranges inspirations le poursuivaient. Pendant ses années d'internement en Hongrie il avait trouvé le moyen de noter la danse, de l'écrire comme de la musique. Nijinski vient de s'éteindre à Londres. Sa mort laisse une grande tristesse au cœur de tous ceux qui aiment la danse. Ce génie apparu le temps d'un éclair avait laissé un tel sillage de lumière derrière lui !...

MARTINE CADIEU.

DANSES DE SOLEIL ET D'OMBRE

RIDEAUX noirs. Guitare. Atmosphère d'un café désert. Le gitan rentre, amer, tête baissée, et dit d'une voix rauque un poème de Lorca. La guitare pleure une musique revenant toujours sur elle-même, monotone, bouleversante. Halo de lune. La femme toute blanche dans la robe bruissante comme déchirée à coups de couteau.

C'est le « café de Chinitas », dont Antonio et Rosario ont su faire tout un drame. Heurts de voix rauques, heurts de castagnettes, courbes de plus en plus concentriques jusqu'à ce que l'homme et la femme cessent leur guerre et s'aiment.

Le flamenco force tous les silences, ouvre toutes les portes. Le public est là, pris par le langage mystérieux des pas qui trépignent, martèlent les ombres, pris par les voix obscures nées de la nuit, les claquements des paumes, les tournoiements lents ou brusques des silhouettes.

C'est l'Espagne dans ce qu'elle a de farouche, de décoloré, de dévoré de soleil. Eaux-fortes. Noir et blanc.

Le *Zorongo Gitano*, lui aussi, garde le secret d'empoigner tous ceux qui le voient vivre. Peut-être parce qu'il est fait d'un amour sauvage. Que la voix nostalgique de Rosario s'élève, que tourne sa robe éclatante, et l'on retrouve les rues trop blanches du « Barrio de Santa Cruz ». Rosario apporte cette senteur ivre de jasmin. Qu'Antonio entre au bruit mat de ses pas (écho des chevauchées sur les routes arides) et vient le mystère des prisons de cyprès.

Antonio et Rosario sont au sommet d'une technique prodigieuse, debout, très haut. Depuis les « zapatéados » vertigineux, jusqu'aux Goyescas, aux danses d'école du XVIII[e] siècle tellement pures, tellement classiques, jusqu'aux fantaisies éblouissantes des évocations du Pérou ou du Mexique, du sourire au cri, de la finesse à la puissance, tout est parfait.

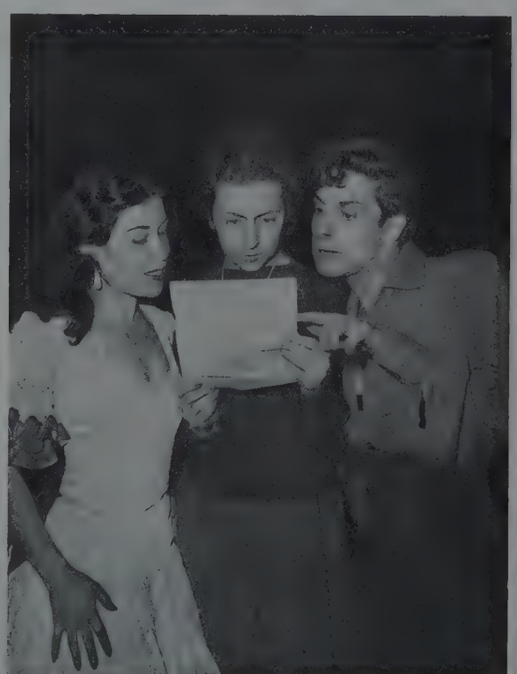
Mais ces deux danseurs — qui ne font qu'un — cherchent à donner des prolongements dramatiques à leur poème vivant.

Le *Zorongo*, le *Sortilegio de Los Collares*, *Sentimiento*, la *Cancion* de Lorca en ont été les plus belles preuves.

Le public aime la vivacité des jotas. La violence, la nostalgie du flamenco,

LA DANSE ESPAGNOLE, ARDENTE ET FRÉNÉTIQUE, DE ROSARIO ET ANTONIO.

NIJINSKI PENDANT LE LONG SÉJOUR QU'IL FIT EN SUISSE AVANT 1948.



MARTINE CADIEU, ENTRE ROSARIO ET ANTONIO, CRÉATEURS DU BALLET DONT ELLE A IMAGINÉ L'ARGUMENT.

la magie d'une danse du feu. Il semble ne plus rien exiger. La salle partage, crie sa joie, rappelle les artistes.

Pourtant l'homme assoiffé, le danseur avide de créer cherche plus loin. Il y a une exigence intérieure plus forte que tout. Là est le problème. Engagé sur ces routes brûlantes d'Espagne, jusqu'où le chorégraphe peut-il aller ? Antonio veut jouer avec le vent, la lune, le monde, crier tous les rêves écartelés des hommes. Pétrir, sculpter dans la vie. Il le pourra. Sa partenaire et lui sont merveilleusement libres. La technique qu'ils possèdent tous deux leur donne la force, le pouvoir de tout danser et de tout transmettre.

Chant de joie ivre, et peine noire.

C'est le contraste de ce pays d'où ils viennent. Leur art a deux visages : deux profils. La fougue, le rire, le bonheur d'enfance, mais aussi le drame, la soif, la frayeur. Les mains extraordinaires d'Antonio, écartelées, ouvertes comme des fleurs, son visage chaviré, mouvant comme l'eau des fontaines, la voix rauque, obscure, chaude de Rosario, ses tournoiements, ses bras ondulants, tout cela a des prolongements étranges.

Et le corps semble prêt à éclater sous le cri de l'âme.

PARIS vient d'avoir la primeur d'un ballet tout à fait original dont l'argument est dû à notre collaboratrice Martine Cadieu. Il s'agit d'un miracle de la foi et de l'amour qui, pour un bref moment, raniment une jeune fille morte entre les bras de son fiancé désespéré. Ce sont les grands danseurs espagnols Antonio et Rosario qui ont dansé ce ballet à Sarah-Bernhardt sur l'admirable musique d'Albeniz « Corpus Christi à Seville ». Antonio a traité le thème avec beaucoup de sincérité, et il a su transposer son éblouissante technique de danseur de « flamencos » pour donner à l'œuvre de Martine Cadieu l'émotion dépouillée qu'elle réclame.

En Istrie (ci-dessus) de même qu'en Macédoine et en Croatie (ci-dessous) les paysans, revêtus de leurs costumes nationaux, dansent le « kolo ».

LE « KOLO » EN YOUGOSLAVIE

PAR A. HUMBERT

Le « kolo » est une danse antique dont le succès n'a pas faibli au cours des temps. J'ai relevé, sur des pierres tombales du XVI^e^ siècle conservées en Yougoslavie, d'étranges farandoles qui ne sont autres que des « kolos » funèbres, car on fait dire à cette danse toutes les douleurs et aussi toutes les joies de l'homme. J'en veux pour preuve un « kolo » que j'ai vu danser le mois dernier dans les grottes de Postonjaka Jama, lieu très apprécié des touristes yougoslaves. Il y a là des kilomètres et des kilomètres de galeries souterraines encombrées de stalactites ; ces galeries sont tantôt assez basses, tantôt hautes comme des cathédrales, elles sont rendues plus impressionnantes par un habile éclairage indirect. Au moment de ma visite aux grottes, un groupe de touristes paysans serbes s'y émerveillait. Pour eux ce lieu étrange évoquait la forêt et le souvenir, encore récent et vivace, des luttes soutenues pendant l'occupation allemande. Trois paysans se sont détachés du groupe et, se tenant par la main, ont entonné un chant improvisé sur un mode lent et monotone; c'était une invocation à la forêt. Bientôt quinze ou vingt hommes et femmes sont venus rejoindre les premiers danseurs et l'improvisation s'est amplifiée, le récitant donnant le thème et le chœur lui répondant : « Belle forêt, camoufle-nous !... Laisse tomber tes feuilles sur nous ! Tu feras un lit aux partisans ! Bonne forêt, accueille-nous ! »

En Herzégovine, j'ai vu danser des « kolos » comiques, la farandole devenant une ronde, deux couples s'en détachent et, se faisant vis-à-vis, miment une conversation de pantins aux gestes saccadés. En Croatie, entre dix « kolos » divers, j'en ai noté un ravissant : les garçons entourent la ronde des filles : celles-ci élevant et abaissant leurs bras en cadence figurent, en leurs robes blanches, une immense marguerite.

Le « kolo » cependant n'est pas seulement dansé en Yougoslavie par des paysans pittoresques. A la ville, dans les soirées organisées par les écrivains, les artistes, les médecins, on commence par danser comme partout, à Paris ou ailleurs, puis on en vient toujours au « kolo » national ! Il exprime souvent alors des pensées humoristiques et donne lieu à des gambades et à des entrechats; il peut se rapporter au fait du jour, que l'on plaisante avec esprit, ou bien on lui fait tout simplement exprimer la joie de vivre.

ALBERT DÜRER
TÊTE DE VIEILLARD

Au sommet de la feuille de papier le peintre a inscrit de sa main: « Cet homme a quatre-vingt-treize ans. » Le portrait a été dessiné a Anvers au début de 1521. Le vieillard a reçu trois stuivers pour avoir servi de modèle. Dürer a utilisé cette étude pour un tableau représentant « Saint Jérome en méditation » qu'il acheva au cours du mois de mars de cette même année 1521.

L'EXPOSITION DE L'ALBERTINA

ALBERT DÜRER
ÉTUDE DE PLANTE

Cette œuvre absolument remarquable appartient a toute une série d'études semblables exécutées en 1503-1505, avant le second voyage que le grand peintre effectua en Italie.

(Aquarelle et gouache sur vélin.)

ALBERT DÜRER
LE PORT D'ANVERS

Son caractère elliptique et sa concision donnent a ce dessin un aspect extraordinairement moderne. Dürer l'a exécuté en 1520, pendant son séjour dans la ville, sur une feuille de son carnet de croquis.

DE VIENNE

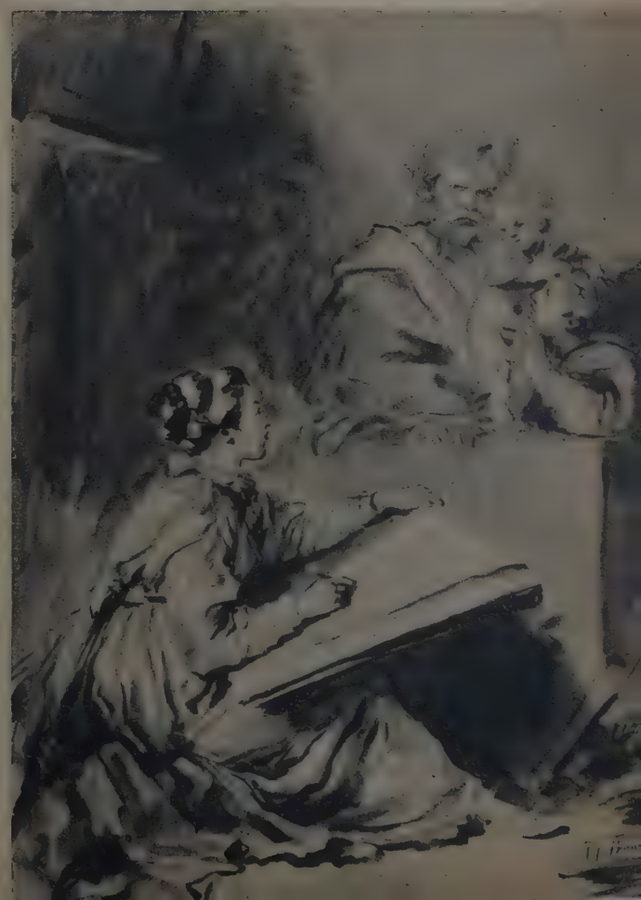
PAR JEAN VALLERY-RADOT
Conservateur du Cabinet des Estampes

JEAN-BAPTISTE GREUZE
TÊTE DE JEUNE FILLE

L'Albertina est particulièrement riche en dessins de Greuze. Elle en conserve en effet une douzaine.

JEAN-HONORÉ FRAGONARD
PORTRAIT DE M. GÉRARD

Marguerite Gérard, belle-sœur de Fragonard et qui fut son élève, est représentée ici vers l'age de dix-sept ans, en train de dessiner.



REMBRANDT
LE PRINCE HINDOU

PORTRAIT DE SCHAH DJIHAN, UN SOUVERAIN DE L'HINDOUSTAN, PEINT VERS 1654-1656 D'APRÈS UNE MINIATURE HINDOUE. REMBRANDT FIT A CETTE ÉPOQUE PLUSIEURS COPIES ANALOGUES.

On avait eu l'occasion de voir de temps en temps, dans des expositions parisiennes, quelques dessins prêtés par l'Albertina de Vienne, mais c'est la première fois qu'est présentée à Paris une exposition exclusivement consacrée à cette illustre collection fondée par le duc Albert de Saxe.

Ce merveilleux ensemble, qui, à sa mort, en 1822, était riche de quinze mille dessins, n'a pas cessé d'être augmenté depuis lors et en compte aujourd'hui vingt mille.

L'un des principaux mérites de l'Albertina est tout d'abord l'exceptionnelle valeur artistique des dessins qui la composent. Un autre, et non des moindres, est le bel équilibre réalisé par le fondateur entre les différentes écoles italienne, allemande, hollandaise, flamande et française.

Elles y sont représentées, ou parfois simplement évoquées, par les plus grands noms.

C'est ainsi que la galerie Mansart est devenue pour un temps un illustre cénacle où le visiteur a l'illusion d'être admis dans l'intimité des maîtres. Il y contemple non sans émotion la première pensée du chef-d'œuvre qui s'ébauche, il y suit les artistes dans leurs esquisses et dans leurs études pour des œuvres universellement connues.

Les dessins de Pisanello rappellent l'avènement du dessin moderne. Ceux de Michel-Ange portent l'empreinte puissante du génie du sculpteur. Les esquisses de Raphaël pour les Vierges des musées de Berlin, de Budapest et de Vienne voisinent à côté de ses études pour les grandes compositions classiques des Chambres du Vatican, confrontation pleine d'enseignements et qui permet de constater aisément combien l'empreinte ombrienne, si vive au début de la carrière du maître, s'efface ensuite progressivement.

Dürer, dont on a pu réunir trente et un dessins sur les cent cinquante-quatre que possède l'Albertina, témoigne avec éclat dans tous les domaines, paysages, portraits, études d'animaux, études de plantes, etc., de son génie encyclopédique et de son habileté de main fabuleuse. On reste persuadé devant les études aux trois crayons de Rubens que le maître de la couleur demeure jusque dans ses dessins intensément peintre. C'est au cœur d'abord que parlent les vingt-cinq dessins de Rembrandt réunis ici, car ils sont tous pénétrés d'une humanité poignante. Ce n'est qu'ensuite qu'on songe à les admirer.

Devant les dessins de Claude il semble qu'on participe avec lui à ces recherches d'atmosphère dont Sandrart a porté témoignage qu'il les étudiait en plein air, et l'on s'émeut avec Poussin de la majesté de la campagne romaine.

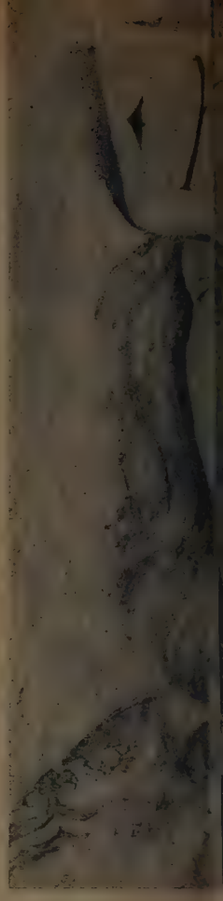
Tiepolo et Fragonard nous confient enfin comment avec quelques taches de bistre et en réservant le blanc du papier ils parviennent à suggérer dans leurs éblouissants lavis, noyés dans la lumière, tous les jeux du soleil et de l'ombre.

Bien d'autres artistes nous invitent encore tout le long des cimaises à un émouvant tête-à-tête.

Photographies de la Bibliothèque Nationale.

ANTONELLO DE MESSINE
PORTRAIT DE JEUNE HOMME

CE MAGNIFIQUE DESSIN A LA PIERRE NOIRE, CONSIDÉRÉ COMME UN CHEF-D'ŒUVRE DU PORTRAIT, A ÉTÉ ATTRIBUÉ AUTREFOIS A BONSIGNORI.



BRUEGEL LE VIEUX
DESIDIA

CETTE ŒUVRE DONT LE SUCCÈS FUT ÉNORME FAIT PARTIE D'UNE SÉRIE DE VERTUS ET DE VICES. GRAVÉE PAR P. VAN DER HEYDEN.

BARTOLOMEO VENETO
JEUNE HOMME COIFFÉ D'UN CHAPEAU

EXÉCUTÉ A LA CRAIE, CE DESSIN, DONT ON FAIT AUJOURD'HUI HONNEUR A UN VÉNITIEN, FUT LONGTEMPS ATTRIBUÉ A UN MAITRE VÉRONAIS.

LARGILLIÈRE : UN INCONNU ET L'ÉCHEVIN H. DENOTZ. FRAGMENT D'UN TABLEAU POUR L'AVÈNEMENT AU TRONE DE PHILIPPE V D'ESPAGNE.

TROIS EXPOSITIONS

A L'ORANGERIE, quatre-vingt-dix pièces, dont beaucoup sont anonymes, composent un ensemble d'une qualité exceptionnelle consacré aux primitifs allemands. Grâce au concours de différents musées d'Allemagne, d'Autriche et de Suisse, grâce aussi à des apports comme celui de la paroisse de Tieffenbronn, qui s'est dessaisie du célèbre retable de Lucas Moser, il est possible d'admirer une suite d'œuvres du XIVe et du XVe siècle, toutes d'un haut intérêt et où, parmi les maîtres inconnus, brillent des noms comme celui du Bâlois Conrad Witz, de Pacher ou de Conrad de Soest.

On suit à travers les provinces qui forment son aire géographique les diverses expressions de cet art, dont *la Descente de croix* du maître du *Retable de Saint-Barthélemy*, prêtée par le Louvre, apporte, pour terminer cette remarquable exposition, un témoignage qui n'est certes pas le moins pathétique.

Le musée Carnavalet propose à ses visiteurs quatre salles où des portraits collectifs et individuels des prévôts des marchands et des échevins évoquent l'histoire de l'administration municipale parisienne. Des portraits collectifs commandés par le « corps de ville », d'abord à caractère d'ex-voto, puis tableaux commémoratifs et allégoriques, le plus grand nombre ont disparu. On en verra quelques-uns à Carnavalet, et aussi des esquisses signées de noms illustres. Les salles, tendues d'étoffe à motifs de style Louis XIII, Louis XIV et Louis XV, et où l'on a remonté, notamment, une grande et belle cheminée Louis XIII, sont aménagées avec le goût le plus louable.

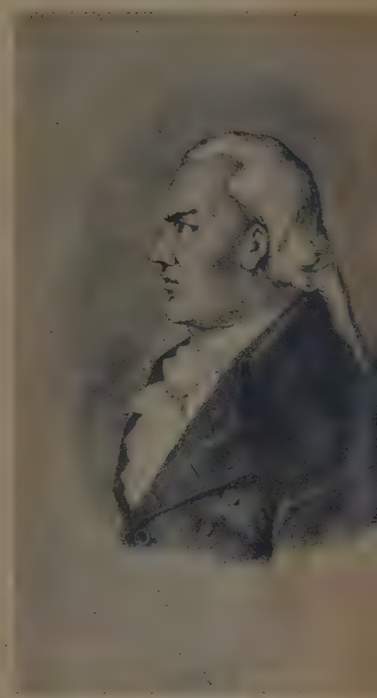
Tout près, à l'hôtel de Rohan, une ingénieuse exposition retrace l'existence de Francisco de Miranda, précurseur de l'indépendance de l'Amérique latine, général des armées de la Révolution, confident de Catherine II, ami de Delphine de Custine, qui correspondit ou s'entretint avec tout ce qu'il y eut d'illustre en son temps et mourut prisonnier à Cadix, inflexiblement fidèle à son idéal.

R. D.

DELPHINE DE CUSTINE, PAR ELLE-MÊME, ET CATHERINE II DE RUSSIE.

FRAGMENT DE L'ÉMOUVANTE « MORT DE MARIE », DE CONRAD DE SOEST.

DINER OFFERT A LOUIS XIV A L'HOTEL DE VILLE DE PARIS (JANVIER 1687).



PORTRAIT DU GÉNÉRAL MIRANDA.

UNE ŒUVRE DE L'ÉCOLE DE BAVIÈRE.

PEU A PEU L'HOMME GAGNE SUR LA FORÊT. LA CLAIRIÈRE CULTIVÉE S'ÉTEND LENTEMENT, CERNÉE PAR LES ANDAINS QUE FORMENT LES ARBRES NOUVELLEMENT ABATTUS.

UNE MAGNIFIQUE EXPÉRIENCE DE COLONISATION MILITAIRE EN INDOCHINE

LES PIONNIERS DU DAK-MIL

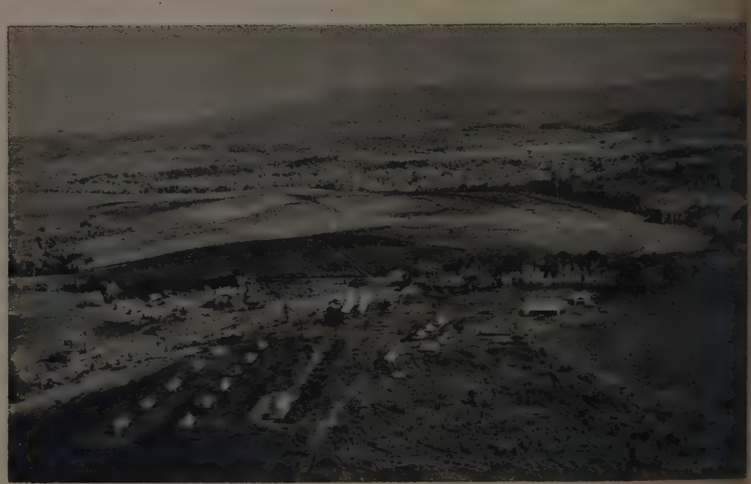
UNE VISITE A LA PLANTATION DE LA 2E D. B.

VUE d'avion, la plantation du Dak-Mil s'aperçoit de loin : au milieu des croupes uniformément couvertes du pelage dru d'une forêt presque impénétrable qui composent le rebord méridional des plateaux du sud de l'Indochine apparaît soudain un terrain nu, épilé comme une cicatrice. Avant de pouvoir cultiver il a fallu que l'homme défriche : cette terre apparemment vide est un îlot de présence humaine au milieu de la grande forêt hostile.

L'avion descend et l'on aperçoit les bâtiments, le village des coolies, le kral pour les bœufs et les buffles, les andains de terre et de bois mélangés qui brûlent lentement en traçant de longues lignes de fumée bleue sur les terrains déjà défrichés; au delà se détache sur la terre rouge l'alignement des abrasins en points verts, réguliers, plus ou moins gros selon l'âge de plantation des parcelles ; en lisière de forêt une plaque de métal reluit comme une petite pièce d'eau, c'est un bulldozer qui abat des arbres. Plus loin encore, dans une vallée, une pépinière étend son toit de bambou semblable à une vaste piste d'atterrissage articulée. Vision fugitive : l'appareil reprend de la hauteur et nous dépose sur le terrain le plus proche, Banmêthuot, capitale des Plateaux.

De là une voiture nous ramène au Dak-Mil, que nous venons de survoler. Situé à 60 kilomètres de Banmêthuot et à 300 kilomètres de Saïgon, le Dak-Mil occupe l'emplacement d'un ancien poste militaire, à quelque distance des trois frontières, c'est-à-dire du point de jonction de l'Annam, de la Cochinchine et du Cambodge. La route s'ouvre, sinueuse, dans la forêt entre les crêtes ; dans la nuit qui tombe peu à peu, le sol rouge prend des nuances mauves et la forêt s'enveloppe de brume.

Il fait nuit maintenant, et nous continuons à passer entre ces pans de ténèbres plus noires que la nuit. Soudain, nous ne sommes plus environnés que par le ciel étoilé : nous avons quitté la forêt, nous traversons ce qui ressemble, dans l'ombre et le brouillard, à une lande immense. Des lumières nous apparaissent, lointaines : nous arrivons à la plantation du Dak-Mil, domaine de la Société d'exploitation agricole du Darlac. Dans une des popotes de la plantation, petite case sur pilotis, envahie ce soir par des milliers d'éphémères — au point que nous devons garder les dents serrées — le directeur et deux de ses camarades nous ont parlé du domaine que nous passerons toute la journée de demain à visiter.



LA PLANTATION TELLE QU'ELLE APPARAIT AUX AVIATEURS QUI LA SURVOLENT. UNE DES PÉPINIÈRES QUI COUVRENT DÈS A PRÉSENT UNE DIZAINE D'HECTARES.

UN « BULLDOZER » AU TRAVAIL. L'UTILISATION DE CE MATÉRIEL AU DÉFRICHEMENT A PERMIS DE RÉALISER DES ÉCONOMIES CONSIDÉRABLES DE TEMPS ET D'ARGENT.

La Société d'exploitation agricole du Darlac a été créée en 1946 par cent vingt soldats du groupement de marche de la 2e D. B. — de toutes les armes et de toutes les spécialités — qui ont demandé à être démobilisés en Indochine. C'était l'époque — avant l'attaque vietminh du 19 décembre 1946 — où la pacification totale semblait proche. Aussi le commandement encouragea-t-il le désir qu'avaient ces hommes du groupement Massu de s'installer au Darlac. Ces hommes, qui pendant des années avaient combattu pour une France libre et nouvelle, voulaient gagner leur vie sur une terre nouvelle et libre, dont la valeur serait créée par leur travail. Au lieu de devenir garçons de bureau dans une sous-préfecture, avec les garanties de l'avancement à l'ancienneté et de la retraite, ils ont choisi d'être des pionniers dans la grande forêt du pays Mnong.

COMME AU TEMPS DE GALLIENI ET DE LYAUTEY

J'ai vu ces hommes chez eux. Maillan, qui dirige la plantation, a perdu la jambe droite dans une embuscade il y a trois ans ; il actionne le démarreur de sa jeep avec une canne. L'influence de l'armée est encore partout présente. La discipline reste stricte, les gongs qui appellent au travail sont constitués par des bombes d'avion japonaises, les pluviomètres aussi sont des douilles d'obus japonais. Ces vestiges rappellent la période des commencements, où, faute de matériel, l'abatage des arbres devait se faire avec des explosifs. Maintenant la lutte contre la nature a pris son visage propre, qui n'a plus rien à voir avec la guerre et l'entreprise héroïque de colonisation militaire et a engendré une exploitation remarquablement rationnelle et économique. Le Dak-Mil n'est pas un « bureau de placement d'anciens combattants », c'est une grande plantation moderne et modèle.

Car le Dak-Mil est un modèle technique. Le matériel commandé dès le début de 1947 est arrivé seulement en 1948 ; il comprend tout un parc d'engins mécaniques, depuis les tracteurs, chenilles pour l'abatage des arbres et la construction des routes jusqu'aux camions qui assurent la liaison avec Saïgon, d'où vient chaque semaine le matériel, le combustible et le ravitaillement (plus de 15 tonnes de riz par mois pour les coolies).

Dans ces conditions, la section d'engins mécaniques constitue la partie vitale de l'exploitation. Alors qu'il fallait mille cinq cents journées de coolies, coûtant 15.000 piastres indochinoises, pour défricher un hectare de forêt, il suffit de vingt heures de travail avec un tracteur, soit une dépense de 5.000 piastres. Pour comprendre les moyens que la technique moderne met à la disposition d'hommes énergiques, il faut voir le tracteur avec son bulldozer s'attaquer au plus grand des arbres de la forêt, un sao ou un ban-lang. Dans une sorte de danse guerrière aux gestes précis, il tourne autour de l'arbre pour dégager la terre où sont prises ses racines, puis il rassemble cette terre pour former une butte au pied de l'arbre, sur laquelle il se hausse pour atteindre le tronc avec sa pelle le plus haut possible. L'arbre ploie et se redresse, le bulldozer débraie et recule pour ne pas caler ; il recommence avec une vigueur têtue. Enfin l'arbre s'ébranle et s'écroule dans la poussière. Si l'arbre est trop gros pour être poussé, il est tiré et abattu avec la chaîne et le treuil. La pelle au ras du sol, maintenant, le tracteur pousse le cadavre jusqu'à l'andain le plus proche, où il sera brûlé avec les autres.

LA PLANTATION COMPTE 600 COOLIES. EN VOICI DEUX EMPLOYÉS A LA SCIERIE.

Dur métier pour un matériel qui avait été conçu à l'origine pour la construction des routes. Afin de gagner du temps, il est graissé la nuit, sur place, à la lumière des phares d'un camion, et ne s'arrête pendant le jour que pour être nettoyé deux ou trois fois de toute la terre et des branches qui l'encrassent, grâce au jet puissant d'un compresseur.

Dur métier pour l'homme qui défriche un demi-hectare en une journée ; métier dangereux aussi : l'arbre qui s'abat en entraîne d'autres avec lui, les bambous ploient et giclent dans tous les sens.

Une exploitation ainsi mécanisée suppose un atelier de réparations approprié. Le besoin en est d'autant plus urgent que le Dak-Mil se trouve loin de Saïgon,

L'ASPECT CURIEUX D'UNE PÉPINIÈRE AU TOIT DE BAMBOUS VUE D'AVION.

TOUT A ÉTÉ SACRIFIÉ A L'EXPLOITATION, RIEN AU CONFORT DES COLONS.

avec comme seule liaison un convoi hebdomadaire, et que le matériel, qui a été le plus souvent acheté d'occasion aux surplus de guerre, ne comporte pas toujours les pièces de rechange nécessaires au travail prodigieux qu'il fournit. L'atelier de réparations du Dak-Mil, remarquablement outillé et dirigé par d'anciens mécaniciens du génie, égalera bientôt n'importe quel grand garage moderne capable d'effectuer lui-même les réparations les plus lourdes.

La mécanique n'est pas toute la technique. Avant de défricher il y a eu une prospection scientifique de la forêt faite avec des layons équidistants et des sondages réguliers, afin d'éviter les îlots invisibles de sol pauvre où ne pousse que la forêt claire, ainsi que les zones où la profondeur de terre végétale est insuffisante. L'immense forêt qui entoure la zone défrichée est méthodiquement reconnue, cartographiée avec précision, prête à être conquise à son tour. Avant le défrichement aussi il y a eu tous les travaux nécessaires au transport du matériel et à la vie des hommes : la construction de 36 kilomètres de route et de plus de 6.000 mètres carrés de bâtiments. Après le défrichement il y a tous les travaux nécessaires à la culture, dont le défrichement n'est que le premier acte spectaculaire. La main-d'œuvre alors reprend ses droits inaliénables ; c'est le dur travail du ramassage des racines et du brûlage des andains, avec de petits tracteurs et de nombreux coolies ; après vient le sous-solage et ensuite le labour et, enfin seulement, selon les cultures choisies, les semailles ou le repiquage.

La Société d'exploitation agricole du Darlac, évitant les risques de la monoculture, a été orientée par le conseil d'agronomes qualifiés vers trois cultures principales : l'abrasin, le thé et le café. Le choix de ces cultures très différentes et leur répartition ont été déterminés en tenant compte à la fois de la nature des sols, constitués généralement de terres rouges basaltiques très fertiles, des possibilités de main-d'œuvre, des disponibilités de moyens mécaniques et, enfin, du temps de leur mise en rapport.

L'abrasin, plante encore nouvelle sur les plateaux du Darlac, fournit une huile aux propriétés siccatives remarquables, d'un grand avenir industriel. L'espacement des plants (10 mètres sur 8 mètres) permet de plus la mécanisation des travaux d'entretien. La société, par ailleurs, a racheté, au nord de Banmêthuot, à Kley-Gir, une ancienne plantation d'abrasins abandonnée, qui, remise en état, sert maintenant de station d'essai en même temps qu'elle est une source immédiate de revenus. La surface qui est actuellement exploitée dépasse 460 hectares ; elle doit atteindre 550 hectares en septembre et s'accroître jusqu'à 2.000 hectares.

Le caféier et le théier, de rapport plus rapide, ont des avantages distincts : pour le thé, la possibilité d'utiliser les sols les moins fertiles et un fort rendement à l'hectare qui compense l'importance des dépenses d'investissement ; pour le café, la possibilité d'une mécanisation partielle et un plus faible besoin de main-d'œuvre.

Le plan de culture prévoit 500 hectares de théiers et 500 hectares de caféiers. Un petit nombre d'hectares seulement sont encore plantés. Mais les pépinières, couvrant une dizaine d'hectares, contiennent maintenant plus de 1.500.000 plants de thé et 150.000 plants de café, qui seront replantés à mesure du défrichement. Dès septembre 1950 il y aura 70 hectares de théiers et 130 hectares de caféiers plantés dans les meilleures conditions.

Les cultures maraîchères et d'arbres fruitiers, qui occupent les fonds de vallées, sont destinées à la consommation d'un groupement humain qui comprend sur place une quarantaine d'Européens et 600 coolies. L'élevage des bovidés, actuellement au nombre de 500, doit s'étendre et s'améliorer grâce au croisement avec des taureaux du Cambodge et des buffles et des bufflesses du Pakistan et dépasser bientôt les besoins de consommation. Ce chiffre s'élèvera à 675 têtes en septembre. D'autre part, l'excédent des prairies utilisables permet l'engraissement rémunérateur de bétail d'embouche.

Modèle sur le plan technique, l'exploitation du Dak-Mil est aussi un modèle sur le plan social et humain. Elle réalise une entreprise communautaire et une association stricte du capital et du travail. Ce sont les actionnaires qui mettent en valeur la plantation, et ils perçoivent tous le même traitement, depuis le président du conseil d'administration et le directeur jusqu'au mécanicien et au chauffeur. Ce traitement de base, inférieur à la solde d'un secrétaire annamite, leur permet juste de vivre. Ces restrictions sont acceptées par tous dans la volonté de réduire au maximum les frais généraux tant que l'exploitation n'a pas atteint sa période de rendement et ne s'est pas libérée de la charge des emprunts qui lui ont permis de se constituer.

RIEN NE COMPTE QUE LA PLANTATION

Chacun des pionniers du Dak-Mil se sent copropriétaire. Cette foi ardente engendre un admirable esprit de sacrifice et d'économie ; tous ceux qui n'avaient pas la dose de courage nécessaire sont partis ; des cent vingt hommes du début il en reste soixante-dix, qui après avoir traversé la période la plus difficile tiendront jusqu'au bout. Sur le nombre, quelques-uns ont même accepté de travailler en dehors de la plantation, où ils retrouveront leur place quand l'exploitation sera assez développée pour offrir à tous un plein emploi. Tout ce qui n'est pas absolument nécessaire est éliminé. Les colons du Dak-Mil, qui défrichent des centaines d'hectares dans l'année et ont construit sur la plantation des dizaines de kilomètres de route, continuent à vivre dans des cases de chaume, de crépi et de bois. J'ai vu le directeur refuser le prêt d'un tracteur qui lui était demandé pour niveler en dehors des heures de travail le terrain situé autour d'une maison ; tout pour la culture, rien pour le confort des « propriétaires » : dans dix ans ils penseront à mener la vie de gentleman farmer, qu'ils auront bien méritée.

Tout, en revanche, est mis en œuvre pour assurer aux centaines de coolies vietnamiens une vie saine susceptible d'attirer la main-d'œuvre nécessaire dans une zone presque inhabitée : nourriture abondante, allocations gratuites de riz pour les enfants, paye élevée pour les techniciens, coopérative vendant au prix d'achat, soins médicaux qui ont permis la régression massive du paludisme, dont le taux au Dak-Mil est la moitié de la moyenne des plateaux. Si l'on ajoute à cela qu'à mesure que le défrichement s'étend le coolie vietnamien perd la répulsion qu'il éprouve héréditairement à l'égard de la forêt hostile, on s'explique que le problème de la main-d'œuvre, qui fut crucial dans les débuts, commence à être résolu : seule sur les hauts plateaux, grâce à son équipement mécanique mais aussi à sa main-d'œuvre vietnamienne recrutée par contrat, la plantation du Dak-Mil réussit à fonctionner sans aucune prestation de travail des montagnards. Ce qui est un modèle de travail d'équipe entre jeunes Français est aussi un modèle de mise en valeur.

Ces valeurs techniques et ces qualités humaines ont pour conséquence une excellente gestion économique et financière.

Considérablement aidée par les services publics, la plantation du Dak-Mil, si elle est sur le plan social une très belle réussite, est sur le plan économique une victoire déjà gagnée. Deux directeurs des plus grandes plantations de l'Indochine ont accepté, à titre bénévole, d'être membres du conseil de surveillance à côté des techniciens des services publics. Le courage et la compétence des pionniers leur ont mérité, après trois ans d'efforts, la confiance de tous et doivent leur assurer dans l'avenir les capitaux dont ils auront encore besoin.

Pendant des années encore, au milieu d'une nature hostile, dans une région presque déserte et un pays en crise, une équipe de jeunes Français lutte méthodiquement pour un avenir qui récompensera leurs efforts et témoignera de ce qu'est le pouvoir créateur de notre pays renouvelé par la technique moderne et l'esprit du travail en commun.

J.-P. DANNAUD.

DÉCLARATION DE M. AREVALO

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DU GUATEMALA

Le président Arevalo a bien voulu faire à notre envoyé spécial Jacques Kayser, au cours d'une libre conversation, des déclarations sur les relations entre les deux Républiques. Mais il a demandé que leur texte en soit mis au point par les services du ministère des Affaires étrangères. C'est ce texte, revêtu d'une double autorité, que nous publions ci-dessous.

— Les relations entre la France et le Guatemala ne pourraient être plus cordiales sur le plan intellectuel ni animées de meilleures intentions sur le plan matériel en ce qui concerne le développement des échanges. Nous avons signé un accord portant suppression des visas d'entrée, de sortie et de transit pour les ressortissants des deux pays qui voyagent munis de passeports diplomatiques ou de service. Notre traité avec la France est assez large pour favoriser l'accroissement des échanges de produits. Nous devons citer également la convention portant sur les équivalences du titre de bachelier dans les deux pays. Et nous ne citons ici que les faits précis qui marquent la politique de rapprochement entre les deux pays.

» L'attitude du Guatemala à l'égard de la France provient d'une juste estimation de la forte attraction que ce pays exerce sur les destins de l'humanité et aussi de sa contribution remarquable à la culture.

— Que pensez-vous des efforts faits en vue de la création d'une union européenne ?

— Tout effort visant à unir les peuples est recommandable si une telle union contribue à atteindre les buts universels : la paix et le progrès de l'humanité. La défense de la paix et de la démocratie est un devoir de culture que les peuples civilisés doivent remplir. La France et le Guatemala se sont unis, par leur attitude à l'O.N.U., dans cette volonté de paix et dans leur ferveur pour la démocratie. Je tiens à souligner que cette ferveur pour la démocratie, nous l'avons apprise en admirant la France, berceau des libertés essentielles. J'estime que la France et le Guatemala demeureront toujours associés dans leur dévotion pour la cause de l'homme.

CERTAINS RITES SE DÉROULENT SUR LES MARCHES ET LE PARVIS DE L'ÉGLISE DE CHICHICASTENANGO.

TRAVERSÉE DU GUATEMALA

UNE VOLONTÉ DE PROGRÈS QUI S'ALLIE AU RESPECT DES TRADITIONS INDIENNES

ON nous avait pourtant prévenus dans les milieux « bien renseignés » qui gravitent autour des Nations Unies : « Vous allez au Guatemala ?... prenez garde : le gouvernement y est communisant... C'est là que le Kominform installe les batteries secrètes qui mettront à feu et à sang le continent américain. »

On avait ajouté : « Pourquoi y allez-vous ? Vous ne pourrez pas circuler. Les pluies torrentielles d'octobre ont rendu le réseau routier impraticable. Ces inondations sont d'un mauvais présage ! Croyez bien que des éruptions volcaniques et des tremblements de terre sont à redouter en ce moment. »

Nous avons séjourné une semaine dans un Guatemala paisible, accueillant, ensoleillé, exaltant par la beauté de ses paysages, stupéfiant par la permanence de son authenticité indienne. Et nous n'avons pas ressenti la moindre secousse sismique !

L'EFFORT DE MODERNISATION

Nous avons en vain cherché à déceler les traces d'une propagande « moscoutaire ». En tout cas, elle serait bien camouflée pour l'instant. Ceux qui veulent croire à son existence prétendent qu'elle s'est apaisée pour ne pas contrecarrer l'action du gouvernement, contre lequel l'opposition de droite est déchaînée surtout depuis l'assassinat, cet été, du chef des forces armées, Arana, un éventuel meneur de contre-révolution, nous a-t-on dit. C'est que, frappé par le retard effrayant du Guatemala sur le plan des réalisations sociales et culturelles, le gouvernement du président Arevalo, un professeur de haute carrure et de volonté ferme, veut procéder et procède à des réformes de structure. Dans l'imposant palais du gouvernement, de construction récente, aéré, rafraîchi par des cours intérieures chargées de verdure où jouent des fontaines, siège autour d'Arevalo un cabinet d'hommes jeunes. Le président a quarante-six ans, le ministre de la Santé, trente-huit, celui de l'Economie nationale, trente-deux, le président du Congrès, trente-neuf. Ils veulent aller vers le progrès. Mais leur pays est difficile à conduire en avant : sur 3 millions et demi d'habitants, plus de 2 millions sont Indiens. Les deux tiers de la population sont analphabètes.

Aussi le gouvernement, issu de la révolution de 1944, conduite par des professeurs, des étudiants, des jeunes officiers, s'applique-t-il à construire des écoles, à former des maîtres. Nous avons vu dans le bureau du ministre le plan progressif des constructions. Nous avons visité aux portes de la capitale le prototype des écoles préfabriquées nouvelles, bâti en étoile, ce qui donne à chaque classe l'accès à une pleine lumière et à sa cour de récréation et permet d'augmenter le nombre des pavillons selon les exigences d'une population scolaire croissante.

Les magnifiques bâtiments inachevés de l'hôpital Roosevelt et ceux déjà pleinement utilisés de l'école des infirmières — réalisés grâce à l'aide américaine — s'élèvent aux abords de la cité. Déjà des infirmières sont placées dans les hôpitaux qu'on crée dans les capitales d'Etats dépourvues jusqu'à présent d'organisation médicale et, souvent, de médecins. Sur 320 médecins, 240 exercent à Guatemala même ! Des assistantes sociales sont formées dans un établissement qui

QUATRIÈME ARTICLE DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL JACQUES KAYSER

ANTIGUA, OU LA VÉGÉTATION POUSSE DANS LES RUINES LAISSÉES PAR LE TERRIBLE SÉISME DE 1773.

LE LAC ATITLAN A DES COURANTS REDOUTABLES.

DANS UNE « POSADA » QUE GÈRE UNE FRANÇAISE.

fonctionne activement sous la direction d'une Chilienne, déléguée à ce poste par les Nations Unies.

Ainsi, sur le plan de l'immédiat, le gouvernement agit en vue d'équiper au plus tôt le pays, tandis qu'il prépare des plans à plus longue échéance pour en assurer la libération économique par la réforme agraire et pour faire participer les indigènes à la vie de la nation.

LE GUATEMALA ET SES RELATIONS EXTÉRIEURES

Sans doute cet effort ne va-t-il pas sans le naturel accompagnement d'une poussée nationaliste. D'où la tension des rapports avec l'United Fruit Co, qui exploite les bananeraies créées par elle sur la côte des Caraïbes, y possède les ports, domine le réseau de chemin de fer « International Railways of Central America » et exerce une sorte de monopole sur les forces hydrauliques du pays.

D'où également un renouveau d'acuité dans la revendication sur « Belice ». Belice : ce nom est inscrit en blanc, en rouge ou en noir sur les murs de la capitale. Lorsqu'à mon arrivée j'ai demandé une documentation générale sur le Guatemala j'ai reçu un abondant jeu de brochures et de livres en espagnol et en anglais : tous sans exception traitaient du problème de « Belice ». Belice — pour nous « Belize » ou, mieux, le « Honduras britannique » — c'est, disent les Guatémaltèques, une « Alsace-Lorraine ». Cette terre, sans grande importance économique, qui borde les Caraïbes au sud du Yucatan et qui apparaît sur la carte comme un prolongement naturel de la côte guatémaltèque, appartient à la Grande-Bretagne depuis 1859. Le Guatemala n'a jamais accepté cette cession ; quant à la Grande-Bretagne, elle n'aurait pas satisfait à toutes les obligations que le « traité de limites » lui imposait. Périodiquement le conflit rebondit, et si la Cour de La Haye n'en est pas saisie c'est que le gouvernement britannique s'en remet à un jugement en droit, alors que celui de Guatemala le désire « en équité ». Craignant désormais de ne pouvoir trouver à ce problème limité une solution satisfaisante, le gouvernement guatémaltèque s'efforce de le poser en termes généraux, et c'est ainsi qu'il est devenu, en Amérique centrale d'abord et dans le cadre de l'Union panaméricaine ensuite, le champion démagogique mais écouté et efficace de l'anti-colonialisme.

Ainsi, si j'ai parfois senti des réticences dans mes conversations lorsqu'on parlait de la politique française, c'est surtout parce que la France est considérée comme une puissance coloniale. Beaucoup de mes interlocuteurs ont été heureusement surpris lorsque je leur ai décrit notre nouvelle Constitution, parlé de l'Union française, de son mécanisme et de ses institutions.

La culture française demeure très en faveur, en dépit des progrès de la langue... américaine. Les Américains sont présents partout et actifs dans tous les domaines. Ils offrent des bourses aux jeunes fonctionnaires. Le Guatemala vient de créer un Institut de sécurité sociale... aussitôt une vingtaine de fonctionnaires sont invités comme boursiers à se perfectionner aux Etats-Unis. La position dominante des Etats-Unis s'affirme par deux chiffres. En 1948 ils livraient au Guatemala les cinq sixièmes des produits importés et ils en exportaient les neuf dixièmes. Ils étaient, entre autres, acquéreurs de la production du « chiclé » — base du *chewing-gum* — que fournissent les arbres de la province encore déshéritée de Peten. Les échanges économiques avec la France sont faibles, mais les Allemands — qui étaient nombreux à Guatemala avant la guerre (40 % des exportations se dirigeaient vers l'Allemagne) — recommencent leur activité. Nos meilleurs amis guatémaltèques et les quelques commerçants français regrettent nos méthodes avec leurs incertitudes, leurs timidités et leurs réticences.

« Voyez ce catalogue allemand, me dit l'un d'eux. Il se présente bien. Les prix sont marqués. Nous ne recevons pas de catalogues français. Les démarcheurs allemands sont revenus et ils accordent à leurs clients des facilités de paiement. Vous exigez, en France, des paiements d'avance et vous multipliez les paperasses et les obstacles administratifs ! »

Le jeu diplomatique du Guatemala est serré à cause de sa position politique, de sa revendication sur Belice, du rôle qu'il a pris d'Etat leader du Centre-Amérique. Bien entendu, le Guatemala n'est pas officiellement, et encore moins officieusement, en bons termes avec les deux pays représentés comme des pays de « dictature de droite » dans ces régions : le Nicaragua et la République Dominicaine. On dit que le Guatemala entretient sur son territoire et hors de son territoire, par ses subsides, cette « légion caraïbe », très disséminée, dont l'action n'aurait pas été étrangère à certains troubles à travers l'Amérique centrale.

Mais comme on aimerait pouvoir ne pas pénétrer sur le terrain de la politique et se borner à évoquer les souvenirs de voyage ! Souvenirs divers, intenses, dont deux images de synthèse s'imposent à moi : les lignes harmonieuses des volcans, la féerie silencieuse des foules indiennes.

L'avion qui descend sur Guatemala City — cette ville de 250.000 habitants, cernée de verdure, où les maisons sans étage ont été relevées après le tremblement de terre catastrophique de 1917 — longe l'Agua et le Fuego (l'eau et le feu), deux volcans si purs de ligne, si doux de couleur qu'on se refuse à penser qu'ils sont de temps à autre d'épouvantables destructeurs.

Et c'est une impression semblable que dégage l'Acatenango lorsqu'on le contemple d'entre les ruines d'Antigua. L'ancienne capitale, entièrement détruite par le séisme de 1773, n'a pas reconstruit ses édifices publics. La vie a repris, les familles se sont logées dans des demeures nouvelles, les échanges commerciaux se sont renoués ; mais la plupart des églises et des cloîtres s'offrent aux visiteurs sous l'aspect de ruines classées. Certaines sont banales et font penser à ce que seront les monuments de Normandie, de Londres ou d'Allemagne si on les conserve dans leur état actuel. Mais d'autres, les cloîtres en particulier, avec leurs fontaines intactes ou restaurées, avec la sévérité de leurs pierres ou la chaude parure d'une végétation touffue au milieu de laquelle éclatent les couleurs vives des fleurs, offrent un spectacle d'autant plus impressionnant que des rues et des places émanent ces silences annonciateurs de notre entrée dans le monde des Indiens.

ENTRÉE DANS LE MONDE DES INDIENS

Ce monde des Indiens, il se présente toujours avec des traits communs, le long de la route, dans les villages, dans les marchés. Couleur et silence. Le balancement des paniers de fleurs, de fruits et de légumes sur la tête des femmes et des jeunes filles ; le cheminement sourd des pieds nus qui laissent leur empreinte dans la poussière ; la dignité froide des cavaliers campagnards, chevauchant sans un cri leur minuscule monture. Et dans chaque village, mais différente dans chaque village, l'uniformité du costume — pour les femmes, le *huipil* tantôt tissé, tantôt brodé, où dominent toujours, dans d'admirables harmonies, les rouges éteints et les bleus délavés.

Nous sommes arrivés le soir tombant sur les bords du lac Atitlan. La dernière partie du trajet a été ralentie par l'état de la route, redressée et rétablie tant bien que mal en des centaines d'endroits où, vers le 20 octobre, les pluies torrentielles l'avaient détruite ou coupée. Ce drame automnal qui a fait des milliers de victimes, englouti des villages, bouleversé les cultures d'une grande région, détourné le lit des rivières et créé des reliefs nouveaux, il s'inscrit partout dans l'aspect du sol et dans le délabrement des maisons et des cases. Jusque sur les rives escarpées du lac la montagne montre ses plaies partout où la terre, entraînée par l'eau, a glissé.

Que dire du lac, du coucher et du lever du soleil sur son miroir d'un calme trompeur ?

« On ne traverse pas le lac l'après-midi, nous dit-on. Des courants s'y forment et les naufrages sont fréquents. Il y a quelques semaines, l'un des cinquante curés du pays — car il n'y en a pas davantage dans tout le pays, le curé hollandais officie dans les paroisses de la région — a été englouti et son corps n'a pas été retrouvé. » Un Indien de Santiago Atitlan s'est facilement consolé lorsqu'on lui a annoncé la nouvelle : « Tant mieux alors, puisque l'eau du lac que nous buvons sera davantage bénite. »

Mais le monde indien dans son intensité, nous nous y sommes mêlés le dimanche matin lorsque, quittant le bon hôtel de Panajachel, sur les rives du lac, nous sommes montés vers le centre du pays jusqu'au gros bourg montagnard de Chichicastenango. La route tortueuse qui y mène nous renseignait assez sur ce que nous allions trouver à ce marché dominical où les Indiens de la région vendent les produits de leurs terres et de leur artisanat. Nous dépassions sans cesse des files — des files indiennes ! — de femmes et d'hommes, les hommes ployant l'échine sous de véritables boutiques de poterie ou de mobilier, les femmes coiffées d'une volaille vivante, conduisant des troupeaux de petits cochons attachés par une patte et qui n'observaient pas du tout, eux, le silence indien.

Cependant l'arrivée sur la place du village fut un éblouissement. Entre deux églises toutes blanches, aux lignes pures, perchées au sommet de marches en demi-cercle, hautes et larges, se mouvait sans hâte, sans bruit, une foule étonnamment bariolée. Parmi les marchandes accroupies derrière leurs étalages de piments et de maïs, vêtues de broderies, ornées d'encombrants colliers de perles d'or ou d'argent, le costume noir, à l'espagnol, des hommes de Chichicastenango ponctuait de sombre cette mer tranquille de couleurs.

Debout sur les marches des églises embrumées par la fumée d'encens qui s'élevait des cassolettes qu'ils balançaient, des fidèles psalmodiaient d'interminables litanies tout le matin. Parfois ils entraient dans l'église, la nef toute noire, et, s'agenouillant sur le sol jonché de pétales de fleurs hachés, ils s'adonnaient aux pratiques de leurs rites, autour d'une forêt de cierges courts aux flammes vacillantes.

« Le marché fini, nous a-t-on dit, ces mêmes fidèles s'en vont plus loin, sur la montagne, brûler un autre encens pour les dieux qu'ils honoraient avant que leur soit imposée la « vraie foi » — ces dieux millénaires de la terre et des récoltes dont ils tiennent par-dessus tout à conserver les grâces. »

RITES ET PROCESSION

Le soir nous avons eu la chance, à Solola, d'assister à une étrange procession. Là encore, paganisme et chrétienté. On célébrait une petite sainte, portée, toute parée de fleurs, par les rues de la ville. Mais, spectacle inattendu pour nous, elle était précédée d'une foule grotesquement masquée, gesticulante et dansante, accompagnée par la marimba nationale : deux grands claviers de bois sur lesquels s'escrimaient six ou sept musiciens marchant lentement pour en extraire, à coups de baguette, une musique qui tenait plus du cirque que de la sacristie. Et les pétards crépitaient, tandis que galopaient à travers les rues quatre cavaliers masqués en rois blonds ou barbouillés de noir, annonciateurs du jeu rituel qui retrace, dans nombre de *fiestas*, le combat entre les chrétiens et les Maures.

Le lendemain matin un canot automobile du modèle le plus récent nous a permis en une demi-heure de franchir un lac, encore endormi, donc inoffensif, et de visiter Santiago Atitlan. Nous avons retrouvé là deux Européens — une Anglaise et un Tchèque — qui y travaillent dans le recueillement et nous ont permis de bénéficier de leur expérience, de leurs relations locales avec les autorités et avec les habitants.

A Santiago Atitlan toutes les femmes portent une jupe rouge, enroulée, très serrée, de la taille aux talons, un *huipil* blanc brodé et, sur la tête, une épaisse auréole multicolore faite d'un ruban tissé. Le village, construit dans la roche noire du volcan qui le domine, est tout illuminé par ces costumes. La place du marché, où seules les femmes sont marchands, est un enchantement calmement animé, mais l'église blanche est totalement déserte — non seulement vide de fidèles, mais encore des effigies de saints.

« Les saints, a-t-on répondu à notre étonnement, ont leurs maisons — chacun la sienne. Ainsi le saint, patron d'Atitlan... », et l'on nous mena faire visite à Santiago.

La case de Santiago est plus grande que celle de ses concitoyens, et sa garde-robe, plus fournie. Le sol est jonché des aiguilles odorantes de pin. Les poutres sont garnies de verdure et de guirlandes. Derrière des cierges allumés, Santiago, à cheval, veille sur ses propres trésors. Car ses biens terrestres, ses habits et ses bijoux sont empilés soigneusement dans de grands vieux coffres espagnols.

« Il est très riche, nous a-t-on affirmé fort respectueusement ; il possède des champs, des terres. »

Les membres de sa confrérie, tous notables du village, s'occupent de la gestion des affaires du saint et le promènent en procession plusieurs fois l'an...

En rentrant vers la capitale je me demandais en conscience si l'on devait souhaiter le triomphe des efforts modernistes entrepris, puisque les bienfaits nécessaires de la civilisation, les conquêtes de l'hygiène moderne et de l'éducation nouvelle, comme d'ailleurs le développement des routes et le règne de l'aviation feraient disparaître ces éléments intacts formant dans notre monde mécanique, qui tend à l'uniformité, une des rares oasis de beauté et de couleur.

MARCHANDES OFFRANT LE MAÏS ET LE PIMENT.

UNE FEMME INDIENNE EN RICHE COSTUME BRODÉ.

LA CONFRÉRIE PARTANT POUR UNE CÉRÉMONIE.

LA PROCESSION DE SOLOLA AVEC SES MASQUES.

DARIUS MILHAUD ET SA FEMME, QUI ADAPTA POUR LA SCÈNE « BOLIVAR », QUE L'OPÉRA VA CRÉER.

DARIUS MILHAUD

MUSICIEN MÉDITERRANÉEN ET COMPOSITEUR D'UNE TRILOGIE AMÉRICAINE

PAR PIERRE MONTAMET

BIEN que sa production soit d'une importance et d'une abondance exceptionnelles, mais peut-être parce qu'il a arraché à la matière sonore certains de ses secrets, Darius Milhaud, s'il n'est plus contesté comme créateur, demeure un musicien dont on continue de discuter la personnalité. La révolution esthétique à l'origine de laquelle il fut n'est pas moins considérable que celle provoquée par Stravinski, qui, lui, n'est plus discuté. Milhaud était jeune élève au Conservatoire qu'il déconcertait déjà ses camarades de classe par l'originalité de ses dons. De même il étonnait son professeur d'harmonie, Xavier Leroux, à qui il avait joué une de ses sonates et qui lui dit après avoir relu celle-ci : « Qu'est-ce que vous faites ici ? Vous essayez d'acquérir un langage conventionnel alors que vous en avez un à vous ? Quittez la classe... démissionnez. » Peu après Milhaud se présente à Gédalge, qui enseigna le contrepoint à plusieurs générations de compositeurs, d'Enesco et de Ravel à Honegger et à Ibert.

— Que voulez-vous faire ? lui demanda le vieux maître, coiffé de son éternel béret basque, apprendre votre métier ou obtenir un prix scolaire ?

— Apprendre mon métier, lui répondit sans hésitation l'apprenti musicien.

— Bien, alors je vous prends dans ma classe.

Milhaud fut donc initié à l'écriture horizontale de la musique et au style des chorales par le plus fameux professeur de contrepoint de l'époque, qui lui donna en outre, ainsi qu'à plusieurs de ses condisciples, des leçons de composition et d'orchestration.

Aujourd'hui Darius Milhaud enseigne à son tour la composition au Conservatoire. Son cours il le fait dans son appartement du boulevard de Clichy, où le retient presque cloué une douloureuse maladie. Le voilà qui prépare actuellement ses candidats au prix de Rome... auquel il ne voulut jamais participer...

UN LAURÉAT DE COMPOSITION SOUMET AU MUSICIEN DES « CHOÉPHORES » UNE DE SES ŒUVRES.

Ses élèves le vénèrent tant pour la valeur pédagogique de ses leçons que pour l'exemple qui est celui de toute son œuvre. Chez Milhaud, du reste, la grandeur de l'art et celle de l'homme s'unissent et se confondent. Son patriotisme de Français de Provence l'a soutenu dans les pires épreuves, et c'est vraiment au compositeur des *Choéphores* qu'on peut appliquer la définition, par Voltaire, du *caractère du génie*, « qui est de répandre la fertilité sur un sujet stérile et de varier ce qui semble uniforme ».

Les problèmes relevant du théâtre lyrique sont ceux qui, depuis sa jeunesse, ont toujours retenu l'attention de Milhaud, désireux de renouveler une forme d'art qui semble en péril. Bientôt l'Opéra va donner la première représentation d'un drame musical qui sera le dernier de ce que le compositeur appelle sa trilogie américaine, les deux premiers étant *Christophe Colomb* et *Maximilien*.

Christophe Colomb, sur un livret de Paul Claudel, a été créé au Staatsoper de Berlin. Les vingt-sept tableaux qui constituent cet ouvrage furent présentés

QUATRE CANDIDATS AU CONCOURS DE ROME ONT REÇU DU « PATRON » DE PRÉCIEUX CONSEILS.

PROFESSEUR DE COMPOSITION AU CONSERVATOIRE, LE MAITRE FAIT SON COURS CHEZ LUI, BOULEVARD DE CLICHY. LE VOICI, ENTOURÉ DE SES ÉLÈVES.

au public avec un succès considérable après cent répétitions de chœurs et de vingt-cinq orchestres. Le rideau du théâtre avait été supprimé et l'on avait prolongé la scène des deux côtés au-dessus de la fosse d'orchestre, sur toute la longueur du théâtre. Au fond du plateau, un écran de cinéma intensifiait le pouvoir évocateur de l'action. Je me rappelle, notamment, Christophe Colomb lisant le livre de Marco Polo alors qu'une projection filmée faisait défiler des paysages exotiques.

Peu après, l'Opéra de Paris montait *Maximilien*, dont le sujet avait été adapté par Lunel d'une pièce de Werfel : *Juarez und Maximilien*, et dont le dialogue, allégé, était coupé des traditionnels duos et trios. C'est le récit de l'expédition du Mexique par un officier belge qui avait tout d'abord inspiré notre musicien. Quand il mit en chantier son œuvre, ce dernier pria l'éminent écrivain mexicain Alfonso Reyez de lui faire parvenir des airs de folklore et des chansons de soldats de l'époque de Maximilien. Les représentations furent excellentes.

« Il n'empêche, rappelle en souriant Darius Milhaud, que je fus déchiré, vilipendé, traîné dans la boue... »

Ce qu'est *Bolivar*, le compositeur le définit ainsi :

« Une des partitions qui me tiennent le plus à cœur, car je l'ai écrite en 1943, à San Francisco, dans l'attente fiévreuse de la libération de ma patrie. Je ne quittais ma table de travail que pour entendre les informations de la radio. »

Bolivar a été tiré par M^me^ Madeleine Milhaud de la pièce de Supervielle.

« Le sujet me convenait à merveille, poursuit le maître, parce que je désirais un livret plein d'action avec un personnage central masculin. De plus cette pièce était dominée par un sentiment intense de libération et de liberté, ce qui — je vous l'ai déjà dit — correspondait alors à toutes mes pensées. J'avais naguère composé la musique de scène de cette épopée quand elle fut jouée à la Comédie-Française, mais je ne me suis servi d'aucun de ses premiers éléments musicaux. Quant au texte, il dut subir quelques changements pour être transformé en livret d'opéra. Supervielle, qui se trouvait à Montevideo, m'envoya des *airs* à introduire dans l'action, et ma femme, tout en s'efforçant de conserver constamment le beau texte du poète, fut ma collaboratrice de tous les instants pour le découpage de l'action, qui dure longtemps (trois heures environ) et se développe en dix tableaux. La fin seule fut transformée, lorsque Bolivar mourant revoit en rêve sa jeune épouse morte ; cette scène est précédée d'un air où Bolivar écrit en exil son testament, dont nous avons utilisé le texte authentique. »

C'est à San Francisco, auprès du musicien, que Fernand Léger a imaginé les décors de cet opéra. Peintre aux architectures massives, « peintre architecte », devrait-on dire, Léger, dans la décomposition de l'objet qu'avait opérée le cubisme, a su trouver des formes nouvelles, surtout dans le décor.

A la création de *Bolivar* M. Georges Hirsch, administrateur général de la réunion des théâtres lyriques nationaux, apporte ses soins les plus empressés et toute sa maîtrise.

Ceux qui ont lu la partition de Milhaud vantent la simplicité et la sincérité de ses accents ainsi que son atmosphère sonore. Grâce sans doute à une « mélodicité » française dont, après le phylloxéra étranger, Gounod replanta les ceps en notre terroir et qui nous valut les grands crus de Fauré et de Debussy...

Darius Milhaud ne se contente pas de rappeler à ses élèves le conseil que lui donna jadis son professeur Gédalge : « Faites donc huit mesures que l'on puisse chanter sans accompagnement. » Il prêche aussi d'exemple, surtout lorsque la texture harmonique de sa ligne mélodique est polytonale.

YVONNE SARCEY

Depuis huit jours qu'elle est morte, on l'a célébrée partout comme une personnalité bien parisienne. Elle l'était à vrai dire éminemment. On l'a vu quand, voilà moins de six mois, tout Paris fêta ses quatre-vingts ans dans les salons du *Figaro*, que dirige son fils, M. P. Brisson. Parisienne, elle l'était jusqu'au bout des ongles, Parisienne du cœur de la rive droite, ayant passé sa vie entre le neuvième et le huitième arrondissement, citadine de la rue Saint-Lazare, de la place Saint-Georges, du rond-point des Champs-Élysées, pour qui Saint-Cloud était la campagne et Versailles, la province...

Et pourtant c'est de la province que je sens aujourd'hui monter vers elle un flot de pensées et de souvenirs, de la province où j'ai vécu en sa compagnie longtemps avant de la connaître, et de façon si constante et si familière que je me demande parfois si la connaissance personnelle y a beaucoup ajouté par la suite. De nombreux lecteurs me comprendront : tous ceux qui, à un moment de leur vie, ont été comme moi de sa famille ; tous ceux qui, dans un coin ou un autre de la France, ont été quelques-uns des cousins innombrables de Cousine Yvonne.

La vie littéraire il y a quarante ou cinquante ans, dans toutes les maisons de la bourgeoisie provinciale, c'était d'abord le numéro hebdomadaire des *Annales*. Quand la génération de 1920 se flatte d'avoir inventé le journalisme littéraire, elle méconnaît de puissants devanciers. C'étaient de grands journalistes qu'Adolphe Brisson et Yvonne Sarcey. Ils avaient obtenu le succès majeur : celui de faire prendre vie au personnage fictif qu'est le signataire d'un pseudonyme. Le Bonhomme Chrysale et Cousine Yvonne ont été les amis de milliers de lecteurs. Leur souvenir rayonne au centre de toute une époque, dans la lumière de la lampe à pétrole qui éclairait la famille assemblée, à moins que l'on ne se tînt autour de la table de la salle à manger, sous le chuintement du bec Auer.

Les Annales apportaient chaque semaine ce que la province a toujours désiré : un lien avec Paris, un écho de ce qui s'y dit, un tableau sommaire et clarifié de ce qui s'y porte et y est à la mode. Yvonne Sarcey avait le don de transmettre dans toutes les sous-préfectures l'image de Paris la plus conforme à l'idée que Paris aime à donner de lui-même à tous ceux qui ont les yeux braqués sur lui. Sans doute *les Annales*, au début du siècle, nous ont-elles laissé ignorer bien des choses importantes qui naissaient ou grandissaient alors. Elles n'étaient faites pour nous révéler ni Claudel ni Péguy, ni la N. R. F. ni André Gide. Et quand un de nos jeunes aînés, déjà arrivé à Paris, nous en rapportait l'anthologie de Léautaud et Van Bever, il faisait figure d'anarchiste dans nos familles. En revanche, nous n'avons rien ignoré de célébrités qui s'appelaient Hervieu et Lavedan, Donnay et Brieux. L'Académie et la Comédie-Française étaient les pôles de nos admirations. L'Académie, il n'y en avait qu'une alors, car le prix Goncourt était encore un événement pour initiés. Quant à la Comédie, les Bartet et les Mounet-Sully l'élevaient sur les colonnes d'une gloire inébranlable.

C'est de telles colonnades qui donnaient au monument des *Annales* sa prestance et sa fermeté. Yvonne Sarcey savait dresser un choix brillant de notoriétés contemporaines, et puis en entretenir le culte auprès de son public. La collection des *Annales*, en ce temps du 3 pour cent, était aussi rassurante que le *Moniteur des capitalistes et des rentiers*. Elle donnait l'impression que la gloire des lettres et des arts ne produisait que des valeurs de père de famille, qui continuaient de gagner en vieillissant. Chères *Annales* ! Par elles nous avons cru que la répétition générale de *Chantecler* égalait la première du *Cid*, qu'Anna de Noailles était toute la poésie, et Reynaldo Hahn, toute la musique.

Et puis vint la grande création d'Yvonne Sarcey, *l'Université des Annales*, qui ne prit que plus tard le nom plus vulgarisateur de *Conferencia*. Je ne sais ce que fut cette invention de génie pour les auditeurs parisiens, mais je sais bien ce qu'elle apporta aux lecteurs de province. J'avais l'âge où l'on découvre le monde, l'âge que prête Giraudoux à Simon le Pathétique. Tout ce que mes professeurs n'avaient pas encore eu le temps de m'enseigner, le *Journal de l'Université des Annales* me l'offrait dans ses sommaires prometteurs. La classe de littérature et la classe d'histoire avaient dans ses colonnes des prolongements infinis. Funck-Brentano m'apprenait l'Affaire du Collier et m'initiait aux énigmes des faux Louis XVII. Avec Jean Richepin j'ai pu me croire helléniste. Ces cahiers à couverture bleue étaient bourrés de textes choisis, que nous nous récitions avec délices tant ils élargissaient les horizons de nos manuels scolaires. Beaucoup de ces choses, aujourd'hui, paraîtraient sans doute sortir assez peu des sentiers battus. Mais qui ne sait pas ce qu'est un sentier vraiment battu ne sait pas non plus tout ce qu'il y a de fleurs à faire pousser sur ses bords. Et puis, nous avons peut-être seulement changé de snobismes...

Animatrice des lettres pendant plus de cinquante ans, Yvonne Sarcey a beaucoup fait pour la culture de son époque. Elle a mis en circulation des connaissances, entretenu des admirations. Pour mettre la vie de l'esprit en action, elle a eu jusqu'au bout la vertu primordiale : la foi dans son œuvre, la jeunesse créatrice. Elle n'a pas seulement régné sur le monde des lettres, elle a élargi la vie de ce monde-là aux dimensions d'une nombreuse société. Dans l'histoire des salons, des journaux, des bureaux d'esprit, à la suite de toutes les femmes célèbres qui ont joué un rôle dans la conduite et le développement de la vie cultivée, Yvonne Sarcey a droit à un chapitre dont l'importance peut être dès maintenant mesurée.

André Rousseaux.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Ninotchka — Catherine dernière

Ayant voulu un jour interpréter un rôle comique, Greta Garbo porta son choix sur une mouture de *Tovaritch*, confectionnée par un fournisseur habituel de Hollywood, le scénariste hungaro-américain Melchior Lengyel. *Ninotchka* avait d'abord été écrit sous la forme d'une pièce, qui fut représentée après le film. M. Marc-Gilbert Sauvajon a pensé qu'il en pourrait faire une adaptation à la mesure du Boulevard. C'est ainsi que le théâtre du Gymnase nous a conviés à applaudir Mme Sophie Desmarets dans le rôle créé sur l'écran par « la Divine ».

On ne voit pas trop pourquoi l'on s'appesantirait à critiquer une pièce dont le thème est si ouvertement et si naïvement conventionnel. Il n'est peut-être pas tout à fait impossible qu'une mission soviétique soit chargée de recouvrer à Paris un tableau de Rembrandt appartenant à une princesse russe. Que cette mission tente de recouvrer le tableau en question par des voies juridiques est déjà un peu plus fort de café. Mais que, finalement, la princesse fasse don du tableau pour garder son amant parce que ledit amant est tombé amoureux de la séduisante Ninotchka et que celle-ci, non moins amoureuse, pourrait « choisir la liberté », voilà qui passe un peu les limites de la « crédibilité ».

Heureusement il y a pour sauver cette pièce médiocre et peu vraisemblable, mais non ennuyeuse — car M. M.-G. Sauvajon est adroit faiseur — il y a la pétulante, la spirituelle, la savoureuse, la tout aimable Sophie Desmarets. Et grâce à elle, grâce aussi un peu à son partenaire, Henry Guisol, qui croit juste assez à son personnage, et si l'on oublie le décor quelconque, *Ninotchka* fait passer une bonne soirée.

Quel dommage que *Catherine dernière*, début au théâtre de l'excellente romancière Antoine Coullet-Tessier, n'ait pas trouvé une aussi brillante interprète ! La compagnie « Jeunesse en scène » qui nous présente ces trois actes denses et pathétiques au théâtre Verlaine a évidemment fait tout ce qui était en son pouvoir pour se hisser à la hauteur du texte. Mais, Mme Fernande Albany mise à part, dont l'autorité n'est pas niable, l'ensemble de la troupe montre autant d'inexpérience que de bonne volonté. Une pièce de cette qualité, de cette gravité, lourde d'une riche substance, réclamait des acteurs de tout premier plan. Les néophytes qui la défendent sont dépassés par la tâche.

Qui est-ce donc que cette Catherine, femme d'un marchand de bois, qui dans sa petite ville de province rencontre, en toute pureté d'âme, le fils d'une de ses amies d'enfance, Estelle, qui la jalouse en l'admirant ? Une Bovary ? Non pas. Une tendre, plus simplement, une rêveuse un peu hors de la terre, que nul autour d'elle ne comprend et qui ne se comprend pas elle-même. Elle prend froid au cours d'un rendez-vous sous la pluie et meurt. La pièce est-elle finie ? Non, elle commence. Au deuxième acte Estelle a épousé le mari de Catherine. Et voilà que chacun de ceux qui vécurent près d'elle se forgent de la disparue une image personnelle. Pour son mari, qui la crut un temps coupable, c'était un ange trop pur pour vivre dans un monde souillé; pour Estelle, c'était comme une sœur un peu puérile, mais si touchante ; pour Jean-Noël, l'adolescent qui l'aima, il ne se déprendra jamais de cette femme-fleur, qui lui était la femme idéale, et il est obsédé à ce point par son souvenir qu'il croit, ou plutôt veut la retrouver dans une autre Catherine, étudiante comme lui.

L'intérêt de cette pièce singulière, et qui se joue sur deux plans, celui de la réalité chevauchant celui du souvenir, ne tient pas seulement à la vérité de l'observation quotidienne, où l'on salue la romancière de *Marthe femme seule* et de *Rue barrée*, mais encore à la subtilité d'une psychologie amère, où le tragique se nuance de poésie. Le dialogue est ferme, et si certains tableaux, notamment la rencontre de Catherine et de Jean-Noël, semblent devoir gagner à quelque échenillage, le ton dans l'ensemble reste soutenu.

F. Albany, J. Reymond et F. Desvignes dans « Catherine dernière ».

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Primavera. — La Bataille de Stalingrad
Les Enfants terribles

MARIO ANGELOTTI, ELENA VARZI ET ERNESTO GAIOVE DANS « PRIMAVERA ».

RENATO CASTELLANI avait déjà réalisé une demi-douzaine de films sans grand intérêt quand il nous donna, il y a deux ans, *Sous le soleil de Rome,* qui lui valut le Prix de la Critique internationale en 1948. Cette récompense qui pouvait paraître exagérée l'année de *Hamlet,* de *Première Désillusion,* des *Parents terribles,* du *Trésor de la sierra Madre,* se trouve en quelque sorte justifiée après coup par *Primavera,* qui l'emporte très nettement sur son prédécesseur.

Dans l'un comme dans l'autre, l'anecdote est mince, mais elle est continuellement renouvelée par une heureuse invention de détails pittoresques et imprévus. Ce qui compte surtout, c'est une description qui à la fois colle de très près à la réalité quotidienne et réussit à en tirer un maximum d'effets attendrissants ou comiques. Ici, il s'agit des aventures sentimentales d'un séduisant jeune homme qui en arrive à se trouver bigame avec la meilleure foi du monde et une affection égale pour ses deux épouses. Un dénouement optimiste qui n'a rien de conventionnel lui permettra néanmoins de trouver le bonheur grâce à un conflit de lois que les jurisconsultes n'arriveront pas à résoudre.

Ce qui fait tout le charme de *Primavera,* c'est la vérité des caractères des différents protagonistes, qui, sans jamais sortir de la crédibilité, échappent néanmoins aux poncifs conventionnels. On nous assure que les différents rôles sont joués par des amateurs. Nous aurions mauvaise grâce à le contester puisque nous n'avons jamais vu ailleurs ceux dont les noms figurent au générique, mais dans ce cas il faut convenir que l'Italie offre des ressources véritablement prodigieuses parmi les non-professionnels et que le metteur en scène a su les exploiter avec un bonheur exceptionnel. Il serait difficile en effet d'imaginer des acteurs de métier interprétant leur rôle avec plus d'autorité et d'assurance.

Il ne faut pas confondre *la Bataille de Stalingrad,* dont le deuxième épisode sort actuellement en exclusivité dans une salle parisienne, avec le documentaire du même nom qui a été représenté en 1945. Ce dernier consistait en un montage d'actualités de guerre. Celui qui nous occupe a été entièrement reconstitué après coup.

Sans doute le gouvernement a-t-il mis à la disposition du metteur en scène Petrov les effectifs d'une division, ce qui a permis de donner à son film plus d'ampleur encore que ce qu'en avaient pu saisir les opérateurs au moment même. Comme mouvement de masses, il y avait très longtemps qu'on n'avait plus vu rien d'équivalent. Quelques plans montrant toute une armée évoluant dans un vallon couvert de neige, artillerie, tanks et aviation compris, dépassent même à cet égard par l'ampleur des moyens mis en œuvre les plus ambitieuses réalisations des Américains.

Il est regrettable que le scénario ne soit pas à la hauteur de cet effort. Il se borne à la juxtaposition des mouvements de troupes et de leur répercussion sur les décisions d'état-major. Tantôt du côté allemand : lorsque c'est celui de von Paulus, la vérité historique est respectée; lorsqu'il s'agit de celui de Hitler, une caricature hystérique s'y superpose ; tantôt du côté soviétique : nous voyons Staline en personne (d'ailleurs remarquablement interprété par un acteur de composition) dirigeant la bataille de son bureau du Kremlin. Phénomène significatif : aucun combattant d'un grade inférieur à celui de général n'est caractérisé dans un camp comme dans l'autre. Nous sommes aux antipodes des films soviétiques de 1925 à 1930, où c'était le simple soldat ou le militant de base qui, individualisé ou anonyme, faisait figure de protagoniste, et même des films de guerre américains, dominés par la solidarité des combattants à l'intérieur de la plus petite unité. Ici tout se passe à l'échelon supérieur et hiérarchique. Aussi si les images de la première *Bataille de Stalingrad* se caractérisaient par la concision brutale des proclamations napoléoniennes ou des communiqués spéciaux soviétiques, la seconde, en dépit de sa supériorité technique, tombe dans l'emphase de Paul Déroulède ou de Georges d'Esparbès.

Jean Cocteau aura réussi cet exploit dont de plus grands que lui furent incapables : imposer au public sa mythologie personnelle. Les reproches qui lui sont faits ne manquent pas de fondement, à savoir qu'elle constitue un démarquage de légendes classiques et qu'elle n'en est pas moins artificielle et morbide. Mais elle existe, et c'est une grande qualité qui excuserait des défauts plus graves.

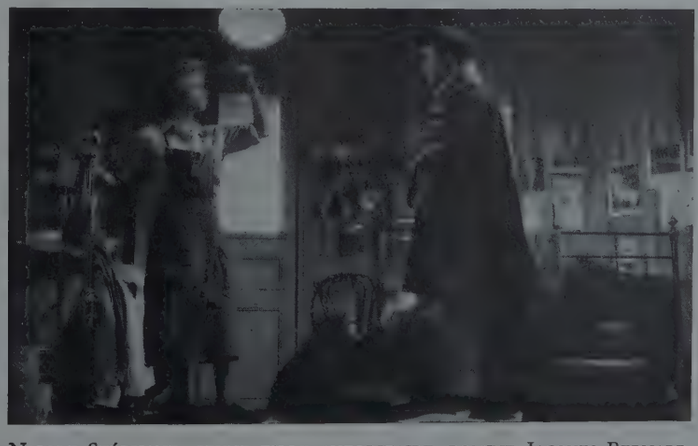
Les Enfants terribles sont non seulement son meilleur roman, mais encore une œuvre qui me paraît supérieure à son théâtre et à sa poésie, et qui n'est dépassée que par certains essais critiques. Elle combine à la fois cette matière brute dont l'auteur s'est fait le découvreur (objets bizarres, idéogrammes mystérieux, comportements anormaux) et ces grosses ficelles mélodramatiques dont il se sert avec tant de bonheur (dans les deux sens de l'expression). On y retrouve ses complexes de prédilection, à commencer par le local clos (c'est-à-dire fermé au monde extérieur) qui joue dans l'inspiration de Cocteau un rôle aussi important que dans le roman policier et dont la signification psychanalytique est évidente.

Transposer à l'écran un texte aussi dangereusement littéraire était une gageure. Mais c'est le genre de gageure que J.-P. Melville avait tentée déjà — et gagnée — avec *le Silence de la mer.* Aussi Jean Cocteau a-t-il eu raison de lui confier *les Enfants terribles,* même si, comme on le prétend, il avait refusé auparavant les propositions de John Ford et de Claude Autant-Lara. Les maladresses mêmes de la réalisation la servent. Elles lui donnent une spontanéité et une naïveté qui manquaient à l'original et empêchent d'y voir l'exercice d'une virtuosité abstraite. Et en même temps le caractère saugrenu qui fait le charme de cette histoire n'est sacrifié à aucun conformisme ou non-conformisme.

Il en résulte un film irritant et attachant à la fois, où la révolte de deux adolescents qui ont conservé par miracle toutes les qualités et tous les défauts de l'enfance : l'intransigeance, la cruauté, la bouderie, l'incompréhension et la fidélité, se trouve dépeinte avec une complicité ironique. Les spectateurs rient volontiers d'une extravagance qui ne craint jamais le ridicule, ils continuent à rire même quand l'auteur ne l'a pas souhaité, mais, chose curieuse, leur rire n'est pas méprisant et demeure attendri.

Nicole Stéphane est bouleversante de naturel et d'authenticité dans le rôle difficile d'Elisabeth. A côté d'elle Renée Cosima a une présence inquiétante dans le double rôle de Dargelos et d'Agathe. La voix métallique de Cocteau double par moment les images d'un commentaire dont elle seule peut imposer la nécessité.

LA CHAMBRE OU LES « ENFANTS TERRIBLES » S'ISOLENT LOIN DU MONDE.



NICOLE STÉPHANE, JEUNE FILLE AUTORITAIRE, DOMINE JACQUES BERNARD.

A LYON, CENTRE INTERNATIONAL D'ÉCHANGES

PAR POL LION

Le touriste qui, visitant Lyon, s'aventure hors les murs et gagne le parc de la Tête-d'Or, s'arrête surpris soudain devant une cité de ciment, de verre et de fer qui a surgi superbement devant lui. Couvrant une langue de terre longue de près de 2 kilomètres, étranglée entre le Rhône, d'un côté, et les grilles dorées du parc, de l'autre, de hauts bâtiments, sobres et nus, s'articulent sur une manière de rue couverte que précède une entrée d'honneur coiffée d'un fronton triangulaire. A gauche et à droite, quand on tourne le dos au fleuve, d'autres bâtiments s'échelonnent, d'une allure un peu industrielle dans leur simplicité voulue. Cet ensemble constitue, entre le pont de la Boucle et le pont de Genève, la Foire internationale de Lyon, où se rencontrent, autour du génie français et de ses réalisations, les nations de l'ancien et du nouveau continent.

L'an dernier des milliers d'étrangers vinrent visiter cette foire, et le volume des échanges, qui n'a pu être chiffré avec exactitude, atteignit un nombre impressionnant de milliards. Lyon, carrefour européen, rejoint ainsi un passé lointain qu'il n'est peut-être pas inutile de rappeler.

GRANDEUR ET DÉCADENCE DES ANCIENNES FOIRES

Au XV^e^ siècle les foires de Brie, jadis célèbres, sont mortes, et celle du Lendit, dans la plaine Saint-Denis, agonise. En revanche Genève tient sur l'échiquier international la première place et met le royaume de France en échec. En 1444 le dauphin, le futur Louis XI, déjà fort avisé malgré son jeune âge — vingt et un ans — accorde à Lyon le privilège de deux, puis de trois foires annuelles. Une fois roi, en 1463, il porte ce nombre à quatre, qui correspondent sensiblement, par leurs dates, à l'entrée des quatre saisons. S'engage alors entre Genève et Lyon une lutte qui emplira près d'un siècle.

A la mort de Louis XI ces foires connaissent une éclipse. On les accuse auprès du nouveau prince, Charles VIII, de favoriser la sortie du pays des espèces d'or et d'argent. On les supprime à Lyon et on en crée trois à Bourges, au centre du royaume. Brève interruption, car bientôt on les rétablit à Lyon et elles connaissent sous Louis XII — qui vient y querir de l'argent, comme le feront ses successeurs — une prospérité sans égale. Le commerce de l'argent, favorisé par les « payements » — règlement des transactions par des procédés qui évoquent déjà le « clearing » — s'y développe et survivra même au trafic des marchandises à la fin du XVI^e^ siècle.

La Renaissance, si brillante à Lyon avec Maurice Scève, Louise Labbé, les maîtres imprimeurs, les humanistes, le peintre Corneille, le professorat de Rabelais, qui y fera éditer les premiers livres du *Gargantua*, verra l'apogée et la décadence de ses grandes réunions commerciales.

UNE RENAISSANCE : DE LA FOIRE MARCHANDISE A LA FOIRE ÉCHANTILLON

Ces foires, dont celle de Beaucaire, fameuse encore sous le Second Empire fut la suprême incarnation, apparaissaient aux yeux de nos contemporains ainsi que de grandes vieilles choses mortes. Leipzig, à vrai dire, subsistait, mais profondément modifiée. On n'y voyait plus des monceaux de marchandises à liquider tout de suite, mais des échantillons, des catalogues, des fiches. Et les livraisons s'effectuaient ensuite au cours de l'année.

Paris, en 1904, institue une foire analogue, mais sans ampleur et sans rayonnement véritable. On hésitait, on cherchait encore.

Mais voilà que la guerre de 1914 inspire à un citoyen suisse, M. Arlaud, l'idée de créer à Lyon un centre qui concurrencerait Leipzig. M. Herriot, maire de la cité, séduit par le projet, l'encourage et le réalise. Et en mai 1915, en pleine guerre, s'ouvre la première foire internationale française. Une deuxième suit en 1916, qui réunit 1.542 exposants, dont 143 étrangers. L'installation, provisoire, couvre 2 kilomètres et demi au long des quais du Rhône. En 1917 les exposants sont 2.169, dont 424 étrangers. Et dès l'année suivante on décide d'édifier le palais de la Foire. Les participants se comptent 3.175, avec 543 exposants américains, 114 suisses, 107 anglais, 40 italiens, 35 espagnols, 22 hollandais, etc.

L'idée triomphe partout et la foire de Lyon trouve nombre d'imitateurs en France et à l'étranger, à Bordeaux, à Marseille, à Lille, à Bâle, à Utrecht, à Prague, à Milan, à Bruxelles, etc.

Interrompue en 1942 par l'occupation allemande, lors de l'envahissement de la zone Sud, la Foire de Lyon ressuscite en avril 1946. Mais sa remise en action a exigé un effort financier exceptionnel. Alors que l'édification des bâtiments, de 1918 à 1939, avait coûté 71 millions de francs, la restauration de ceux-ci, d'octobre 1945 à avril 1949, a englouti 290 millions. La construction de trois nouveaux halls en a exigé 60 pour la préparation de la Foire de 1950. Une dépense plus considérable encore est prévue pour l'an prochain.

FOIRE DE LYON 1950

Ce qui frappe le plus le visiteur de la Foire, c'est le sérieux — tout à fait en accord avec le tempérament des autochtones — de l'organisation et des transactions. On y vient pour travailler, non pour flâner. On est là pour faire des affaires. Toute vente au détail, appel au public, distribution de prospectus, bref toute publicité bruyante s'y trouvent interdits. L'exposant reçoit ses acheteurs dans un stand fermé — véritable bureau privé — tandis que le public défile au long des vitrines qui tapissent les quatre-vingt-seize galeries de la foire, sans gêner les transactions.

Une sélection très sévère à la base élimine les exposants qui n'apportent rien de nouveau ou qui paraîtraient trop frivoles. Des enquêtes étayées par des statistiques et l'étude très serrée des lettres des visiteurs permettent d'accorder plus ou moins d'importance à telle ou telle section. Enfin, si l'on accueille — presque à regret — les flâneurs et les curieux, on attire en revanche par tous les moyens l'industriel, le commerçant qui ont intérêt à se rencontrer et à pratiquer des échanges.

Cependant une foule considérable emplit le grand Palais (400 mètres de longueur), si vivant, si pittoresque avec sa grande rue couverte — véritable Salon de l'auto — dont les galeries évoquent celles des églises basques — et qui abrite dans les hauts bâtiments à trois étages axés sur cette artère tout ce que le commerce et l'industrie peuvent offrir, de la soierie à la publicité, à l'information, aux arts ménagers, aux chemins de fer, aux industries d'art, etc. Affluence énorme aussi dans le petit Palais, consacré à l'alimentation, et dans le hall de la mécanique, sans oublier, sur un vaste terre-plein, les échafaudages métalliques, les grues, les bétonneuses, les pelles géantes qui serviront à édifier de nouvelles cités.

Le nombre des exposants approche 6.000. Et durant cette trente-deuxième Foire, qui dure cette année du 15 au 24 avril, que de problèmes à résoudre, dont celui du logement n'est pas le moindre ! En dehors des hôtels, 2.000 particuliers, contrôlés, louent des chambres ; les banlieues réalisent le plein et des trains spéciaux partant de la foire emmènent chaque soir à Aix, à 100 kilomètres de là, puis les en ramènent le lendemain matin des milliers de participants.

On a eu en 1950 l'idée charmante d'inviter et d'accueillir pendant deux jours les meilleurs élèves des écoles commerciales étrangères. Un camp pour roulottes de camping a été installé d'autre part à côté du champ de courses, non loin des palais d'exposition.

Faut-il conclure ? Prenez un peu de recul et contemplez l'ensemble de cette cité. Edifiée avant 1925, elle garde un style dépouillé et simple qui résistera au temps. Fille de ce peuple lyonnais aux vertus un peu grises, mais solides, elle en rend à merveille l'esprit de suite, le labeur minutieux et le goût assuré. Une leçon vivante — qu'on égalera difficilement ailleurs.

PETITES CHRONIQUES

RAYMOND LÉCUYER

Notre collaborateur Raymond Lécuyer, qui il y a quelques semaines encore était parmi nous, est mort le 4 avril.

Avec lui disparaît un des meilleurs critiques d'art — n'était-il pas vice-président du Syndicat de la presse artistique ? Né en 1879 — qui l'eût cru à le voir toujours si alerte ! — il avait fait de brillantes études à Condorcet et était entré dans le journalisme comme secrétaire de rédaction du *Gaulois*, d'Arthur Meyer. A la mort de celui-ci il entra au *Figaro*, où il tint la rubrique des expositions jusqu'en 1939.

Entre temps il avait fait paraître différents articles dans *L'Illustration*, et notamment son enquête *Regards sur les musées de province*, qui avait été particulièrement remarquée. Cette enquête, qui dura presque dix ans, constituait un véritable inventaire de notre patrimoine artistique national.

Raymond Lécuyer avait pour habitude de prendre lui-même les photographies qui devaient illustrer ses articles. C'est ce qui explique qu'au cours de sa longue carrière il ait pu faire ample moisson de clichés, et c'est la raison pour laquelle M. Louis Baschet lui proposa en 1939 d'entreprendre la préparation d'une *Histoire de la photographie*, jugée encore maintenant comme un véritable monument, retraçant par le texte, et surtout par l'image, les progrès réalisés par la photographie depuis son invention.

L'an dernier Raymond Lécuyer avait, avec Paul-Emile Cadilhac, rassemblé de nombreux articles parus dans *L'Illustration* pour en faire un ouvrage : *Demeures inspirées et Sites romanesques*, que publient les éditions « S. N. E. P.-Illustration ». Il avait également entrepris la publication d'un ouvrage qui, reprenant ses études antérieures, ferait le point sur la situation des musées de province après les bouleversements causés par la guerre. Hélas ! seul le premier tome a vu le jour ; il est à souhaiter qu'un tel travail ne reste pas inachevé.

Titulaire à *France-Illustration* de la critique d'art, Raymond Lécuyer — dont la courtoisie, la délicatesse et l'érudition étaient grandement appréciées — ne laissera dans notre revue que des regrets unanimes.

NÉCROLOGIE

G. Jean-Aubry, qui vient de mourir subitement, a laissé une œuvre littéraire importante. En particulier il a traduit la plupart des romans de Conrad. Il a aussi consacré de nombreuses études aux musiciens contemporains. Correspondant de plusieurs journaux et revues, conférencier, il a contribué à répandre et à faire apprécier en Europe et en Amérique les lettres et l'art français.

GUIRAND DE SCEVOLA

Le peintre Guirand de Scevola est mort à l'âge de soixante-seize ans. Son œuvre comprend un grand nombre de scènes de genre dans la manière galante du XVIII[e] siècle, des paysages, surtout de Versailles, et des portraits de femmes du monde ou d'actrices. Pendant la guerre 1914-1918 il organisa le service de camouflage, dont on sait quels services il rendit. Ses confrères l'avaient choisi comme président de la Société nationale des beaux-arts. Il était commandeur de la Légion d'honneur.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DES SCIENCES OCCULTES :

Roger Frontenac, *la Clef secrète de Nostradamus*, préface de Claude Farrère (Denoël, 294 pages). Il n'est pas en France de « pronostiqueur » qui ait obtenu une renommée aussi étendue et aussi durable que Nostradamus, né à Saint-Remy-de-Provence, qui rédigea à partir de 1555 les fameuses « centuries » annonçant les événements jusqu'en l'an 3700.

Il s'agit de quatrains dont le sens est obscurci par un style étrange, des métaphores incohérentes et l'emploi de mots empruntés à d'autres langues ou inventés de toutes pièces. On leur a trouvé mainte application dans les événements déjà passés. L'originalité du livre de M. Frontenac, c'est de rechercher la loi d'après laquelle Nostradamus a, après leur rédaction, mélangé ses quatrains pour dérouter les interprètes. C'est là, dit l'auteur, un problème cryptographique. Il commence par faire le corrigé de l'astronomie de Nostradamus, qui ne connaissait que le système de Ptolémée ; d'où la nécessité de déterminer les erreurs que commettait le « prophète » quand il déduisait une date de ses propres calculs. Puis le remplacement de cent-vingt quatrains-repères lui a permis de remettre en ordre la totalité de l'ouvrage et d'en reconstituer les clefs, au prix d'un travail patient et compliqué. La succession des quatrains étant ainsi rétablie, il restait à fixer les époques auxquelles ils se rapportent, en relevant au passage les erreurs commises par les précédents interprètes. Ainsi s'ordonnent des « tranches cycliques » qui, sans faire disparaître les obscurités du sens, le rattachent du moins à une chronologie fixe.

A s'en rapporter à ce système savamment déduit, la période 1950-1955 ne s'annonce pas comme particulièrement joyeuse : Nostradamus prévoit l'assassinat d'un « grand », les mots « sang », « guerre », « peste » se retrouvent dans tous les quatrains, et aussi les « sauterelles » que l'auteur nous invite à identifier avec les avions. Une remarque consolante : il n'est fait aucune allusion qui puisse de près ou de loin se rapporter à un bombardement atomique...

LA PROVENCE MÉDIÉVALE :

Hilaire Enjoubert, *les Amours de François Pétrarque et de Laure de Sabran* (Boivin, 200 pages). Ce livre est dédié à la mémoire de Pierre de Nolhac ; il eût en effet fait la joie du vieux maître. C'est le récit des chastes amours du plus pur des poètes du sentiment, du premier de nos humanistes, qu'honora l'amitié des papes et des rois. Plusieurs de ses sonnets traduits en vers figurent dans ce livre, dont la partie descriptive n'est pas le moindre charme.

On sait que l'existence de Laure a été mise en doute, même du vivant de Pétrarque, et qu'on s'est demandé depuis lors si ce ne serait pas un être imaginaire, un « mensonge idéal ». De nos jours on lui a trouvé diverses identités : Laure des Baux, du Thor, de Lagnes, de Graveson, de Noves (bien que cette dernière eut été mère de onze enfants !).

M. Enjoubert se rallie à la thèse admise par Pierre de Nolhac, qui identifie la douce Provençale avec Laure de Sabran, qui n'est pas une ombre arrachée au monde de l'imagination mais « une ravissante figure d'histoire ».

Ce livre est un paysage de Provence. Il en a le parfum et la vibration lumineuse.

ALBERT MOUSSET.

COURRIER MUSICAL

Vacances de Pâques sous-entendent jeûne musical ; pourtant, la fin du carême nous aura valu quelques concerts qui ne furent pas pénitence ! Plaçons au nombre de ceux-là le récital de Camille Mauranne. Il avait choisi de défendre la musique française contemporaine : elle ne pouvait trouver meilleur servant. Sa voix a le velouté sans mièvrerie et le charme sans fadeur ; et quelle technique se dissimule sous tant d'aisance ! Le beau timbre de baryton Martin que lui donna la nature fait de Mauranne un de nos rares Pelléas ; mais ce chanteur lyrique se veut, au concert, interprète de concert, et c'est en véritable poète du lied qu'il est apparu. La réussite parfaite de l'audition intégrale des mélodies de Duparc servira d'exemple. Il y avait en outre quelque bravoure à inscrire au programme Emmanuel Bondeville, Jean Rivier et Daniel-Lesur, dont seul un artiste de si grand style pouvait imposer les compositions au public souvent rebelle à ce qui lui est familier.

Revenus à Paris pour la semaine sainte, les Petits Chanteurs à la croix de bois ont tracé un panorama de musique vocale spirituelle — chant grégorien, maîtres de la Renaissance et maîtres modernes — sous la conduite de l'infatigable abbé Maillet. Comme ils ont travaillé, ces petits chantres... Alors que la plupart des enfants de leur âge abandonnaient l'étude pour le jeu, on entendait, perçant les murs de la vieille maison du Marais où se balance la pancarte « Cage aux rossignols » les voix fraîches répéter maintes fois les difficiles passages des pièces qui, le jeudi saint, ont retenti dans leur majestueuse unité sous les voûtes de l'église Saint-Gervais pour une foule considérable et attendrie.

Petits chanteurs de blanc vêtus, précoces vedettes en tous lieux saluées par le succès, cet auditoire parisien qui si nombreux vous entourait est-il le même qui bouda le concert du Palais de Chaillot où fut exécutée, sous la direction de Schuricht, l'immortelle *Missa solemnis* de Beethoven ? J'en doute... ou alors il faudrait le taxer d'injustice. On joue si rarement la *Messe en ré* ! Or elle fut, cette fois-ci, donnée intégralement et de manière à contenter les plus exigeants. De multiples répétitions (en dépit d'affirmations contraires) avaient permis cet orchestre homogène, ces soli éloquents, ces chœurs disciplinés, conduits par un chef sensible et précis. Pourtant, l'assistance était bien clairsemée. Faudra-t-il se résoudre à abandonner le trop vaste édifice de Chaillot pour des manifestations de cette qualité musicale ? Mais je songe que si José Iturbi et son médiocre orchestre de Valence ont pu, à quatre reprises consécutives, remplir cet immense vaisseau, c'est signe qu'il doit être réservé à cet emploi. Il est vrai qu'Iturbi, au temps où il n'avait d'autre corde à son arc qu'un merveilleux talent de virtuose, voyait le triomphe plus avare à son endroit... Mais il n'est pas à la portée de tous les musiciens de passer par l'écran pour conquérir les foules.

L. MAURICE-AMOUR.

CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU
Mardi
2 mai
21 h.

Société Philharmonique de Paris
Le violoniste italien RICCARDO
BRENGOLA

LE PRINCE DE MONACO PARRAIN DES GONCOURT

A la légation de Monaco à Paris, M. Crovetto, conseiller aux Finances de la Principauté, présidait récemment un cocktail littéraire. S. A. le prince de Monaco avait décidé d'annexer l'Académie Goncourt, ou tout au moins de l'officialiser, puisque la réception avait pour objet, d'une part, de célébrer le cinquantenaire de la Compagnie, d'autre part, de présenter à MM. Roland Dorgelès et Gérard Bauer, délégués des Dix, les quatre premiers ouvrages de la collection des prix Goncourt publiée par l'initiative de la Principauté.

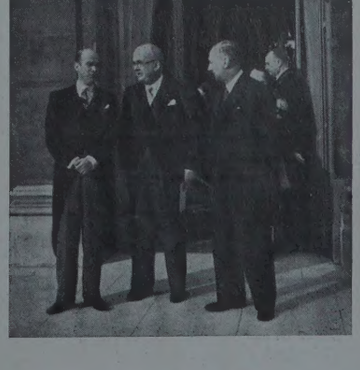
Au hasard des salons de M. Lozé, le souriant ministre de Monaco, on remarquait d'anciens prix Goncourt, Claude Farrère, Francis de Miomandre, Francis Ambrière, des personnalités de l'édition et du journalisme. Le directeur de la collection, M. Peillard, donnait des détails piquants sur l'attribution des premiers prix Goncourt. Il rappela que le 5 décembre 1905 un jeune enseigne de vaisseau nommé Bargone fut le troisième lauréat du célèbre prix. — G.

M. VINCENT AURIOL DÉCORÉ

Au cours d'une brève cérémonie à l'Elysée, le ministre à Paris de la République dominicaine, M. José B. Peynado, a remis au président de la République le grand cordon de l'ordre de Juan de Pablo Duarte.

REMISE DE LETTRES DE CRÉANCE

Deux chefs de missions diplomatiques récemment nommés en France ont présenté les lettres les accréditant près le gouvernement de la République à M. Vincent Auriol. C'est M. Augusto Ramurez Moreno, ambassadeur de Colombie, et M. Hussein Nacer, ministre de Jordanie.



LA DUCHESSE DE SAVOIE

Comme chaque année, la colonie savoisienne de Paris, qui compte 80.000 membres répartis en de nombreuses sociétés, a organisé par l'intermédiaire du Foyer savoyard un grand bal au cours duquel a eu lieu un défilé féminin en costumes savoyards. A l'issue de ce défilé il a été procédé à l'élection de la « duchesse de Savoie ». C'est M^lle^ Suzanne Vuilliez qui a été élue. M^lle^ Vuilliez, qu'on voit sur notre photographie félicitée par M. Borel, ancien ministre et président du Foyer savoyard, est âgée de vingt-trois ans.

UN DON DU CANADA

Au cours d'une cérémonie qui a eu lieu à la Bibliothèque Nationale, le général Vanier, ambassadeur du Canada, a remis à M. Julien Cain, administrateur général de la Bibliothèque, plus de 6.000 volumes réunis par les soins du Conseil canadien pour la reconstruction et qui ont été offerts à cet organisme par des associations ou par des particuliers. M. Torres-Bodet, directeur général de l'U.N.E.S.C.O., et plusieurs représentants du ministère de l'Education nationale assistaient à cette cérémonie. Ces livres qui constituent un don du peuple canadien à la France et qui se rapportent à des branches très diverses de connaissances : histoire, médecine, agronomie, mathématiques, bibliographie, seront répartis entre quarante-cinq bibliothèques de Paris et de province. Un certain nombre sont spécialement destinés à la bibliothèque de la Faculté de Caen.

NOUVELLES RELIGIEUSES

S. Exc. M^gr^ Roncalli, nonce apostolique, vient d'effectuer un voyage en Algérie et en Tunisie. A Alger il a été reçu par l'archevêque, S. Exc. M^gr^ Legnaud, qui l'a accompagné au cours de sa tournée dans son diocèse.

La commission plénière de l'Assemblée constituante de l'Etat syrien vient de voter un article instituant l'islam comme religion d'Etat.

Pour protester contre ce vote les chefs des communautés chrétiennes syriennes, réunis au patriarcat gréco-catholique, ont décidé de supprimer les fêtes de réception traditionnelles de Pâques.

Les Pères assomptionnistes de Notre-Dame-du-Salut ont conduit un pèlerinage à Jérusalem à l'occasion des fêtes de Pâques. C'est un avion d'Air Transport qui a amené les pèlerins à Jérusalem. Parmi eux se trouvait M. Rochefort, chef de cabinet de M. Schuman.

Les Petits Chanteurs de la Côte d'Azur

Le reportage que nous avons publié sous ce titre dans notre numéro du 8 avril dernier appelle, nous écrivent les animateurs d'une œuvre entre toutes intéressante, quelques précisions que nous enregistrons bien volontiers. Les photographies de ce reportage ont été prises dans le jardin du vieux monastère franciscain de Cimiez, d'ailleurs jardin public depuis plusieurs années. Mais ce beau décor ne doit pas faire illusion. Les Petits Chanteurs de la Côte d'Azur — ils ne désirent pas d'autre nom — sont une œuvre d'éducation populaire, fondée il y a sept ans par M. l'abbé Lefebvre. Ce sont des enfants d'ouvriers et de petits employés (non pas des orphelins), dont l'œuvre doit assurer intégralement les frais de scolarité, car, afin de ne troubler en rien les études, leurs tournées de concerts n'ont lieu que pendant les vacances. Chanteville, leur école, est exiguë et pauvre. Les Petits Chanteurs doivent, pour vivre, s'astreindre à de durs et persévérants efforts.

Un pasteur anglican, le Révérend Robert Waterson, curé de Saint-Augustin à Bexhill (Sussex), a pris l'initiative d'une campagne pour obtenir la création d'un comité national qui aurait pour tâche l'ouverture de négociations entre les Etats-Unis et l'U. R. S. S. en vue de la mise hors la loi de la bombe à hydrogène. Le Révérend se déclare prêt à appuyer sa proposition par un jeûne prolongé.

Pâques russes

Les Pâques orthodoxes ont cette année coïncidé avec les Pâques catholiques. Dans les trente églises et chapelles orthodoxes de Paris et des environs se sont déroulées, du jeudi saint au dimanche de Pâques, d'émouvantes et pittoresques cérémonies. La principale, la plus importante de l'année liturgique orthodoxe, les matines pascales, se plaçait dans la nuit du samedi au dimanche. Débutant par une procession autour de l'église cathédrale de la rue Daru, elle s'est poursuivie sur le parvis, où l'archevêque métropolite a adressé à la foule des fidèles le salut traditionnel : « Christ est ressuscité ! »

Dans l'après-midi avait eu lieu la bénédiction des mets que la coutume réserve à la célébration de Pâques.

LA PRESSE TOURISTIQUE

Ces jours derniers, l'Association de la presse touristique, récemment fondée par quelques-uns de nos confrères — président d'honneur, M. Médecin, maire de Nice; président actif, M. Sanglé-Ferrière ; secrétaire général, notre collaborateur Paul-Emile Cadilhac — fêtait sa naissance. Cette prise de contact coïncidait avec une cérémonie d'inspiration tastevinesque organisée à l'occasion de l'envoi en Espagne, aux lieux mêmes où naquit saint Vincent, patron des vignerons, d'une caisse de quelques grands flacons de Nuits-Saint-Georges, qui seront dégustés sur place. M. Charles Pichon, qui organisa maintes fois des pèlerinages à Saint-Jacques-de-Compostelle et qui doit convoyer le précieux envoi des Bourguignons, reçut la caisse des mains de M^me^ Deschiens, présidente du Comité d'Europe-Amérique latine, et de M^me^ Laplanche, cellérière à Paris de l'ordre fameux.

AUTOUR DE L'ÉCONOMIE DE LA RÉGION TOULOUSAINE

Dans la vaste étude, consacrée le 18 mars à la IX^e^ région économique, dont Toulouse est la capitale, notre collaborateur Paul-Emile Cadilhac, qui tentait surtout de dégager des vues générales et les grands traits caractérisant cet ensemble, n'a pu, on le comprend, s'étendre en détail sur toutes les activités. Il serait injuste toutefois de passer sous silence le vignoble Languedocien des environs de Narbonne qui produit, dans le Minervois et les Corbières, des crus réputés d'une qualité excellente dont le débouché naturel est le port de La Nouvelle. Il convient aussi de souligner, dans ce Languedoc, les salines réputées qui contribuent pour une part à sa richesse et qui appartiennent, en majorité, à la Compagnie des Salins du Midi.

Par parenthèse, signalons que le moulin de Barbaste, dont la photographie a paru dans ce même article, se situe non dans le Gers mais dans le Lot-et-Garonne. En réalité il se trouve à la limite des deux départements.

CHRONIQUE FLORALE

Les montbretias remontants à fleurs orangées sont de véritables réductions de glaïeuls. Ils donnent en abondance de gracieux épis, très légers, pendant la belle saison.

Parlons maintenant d'une variété curieuse: lorsque vous vous promenez, peut-être avez-vous participé à ce jeu : la recherche d'un trèfle à quatre feuilles ?

Recherche souvent déçue et que vous éviterez en plantant quelques Oxalis Deppei, appelé plus poétiquement Porte-Bonheur de Paris. La légende dit que toutes les midinettes en cultivent un pot sur leur fenêtre. Elles ont ainsi, à portée de la main, autant de trèfles à quatre feuilles qu'elles en désirent et... beaucoup de bonheur, bien entendu.

L'arum d'Ethiopie est une fleur imposante et majestueuse, aux larges cornets blancs et parfumés. Quelquefois les fleuristes les colorent en rouge, en jaune, en bleu.

Nous pourrions citer encore le ferraria pavonia. Il doit son nom à l'aspect de ses fleurs, qui, en effet, ressemblent aux « yeux » qui se dessinent sur la plume des paons.

Tous ces oignons sont d'une culture extrêmement facile. Ils peuvent être plantés au jardin, à une exposition ensoleillée, comme sur les fenêtres, balcons, terrasses, etc.

Une seule précaution à observer : il faut éviter l'apport d'une fumure fraîche et il est préférable de n'employer aucun engrais.

Un ou deux arrosages par semaine suffisent en période sèche, sauf pour l'arum, qui demande au contraire un sol très humide.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Honneur aux femmes peintres, cette semaine !

L'exposition Eva Gonzalès, organisée à la Galerie Alfred Daber, domine ce cycle.

Très attirée par l'art d'Edouard Manet, Eva Gonzalès devient son élève en 1869, et son œuvre se ressentira toute sa vie de cette influence. Elle participa à différents Salons, ainsi qu'au célèbre Salon des Refusés.

Art subtil et sensible, d'une très grande liberté de touches et d'un coloris distingué, tels sont les éléments principaux du style d'Eva Gonzalès. Elle pratiqua la peinture à l'huile, mais donna souvent sa préférence au pastel, dont elle possédait une technique approfondie. Ses portraits, ses scènes d'intérieur ou d'intimité, ses paysages ou ses natures mortes exposées à la Galerie Daber révèlent un talent vraiment original et une compréhension poétique des sujets traités. Son art, très féminin, reste d'une grande puissance d'exécution, et son pastel représentant *la Dentellière* ou sa peinture, exposée au Salon de 1872, intitulée *l'Indolence* sont, à notre avis, les plus représentatives de son grand talent.

Hermine David manifeste tous ses dons dans les œuvres qu'elle expose à la Galerie Lucy Krohg. En dehors de peintures et d'aquarelles, on y trouve en effet des gravures et des émaux de la plus rare qualité. Nous n'avons pas à revenir sur le talent d'Hermine David, talent reconnu depuis déjà de nombreuses années. Toutefois, nous constatons une évolution sans cesse affirmée chez cette excellente artiste dont la finesse d'expression et la poésie sont les qualités essentielles.

Qu'il s'agisse de compositions religieuses ou de paysages, d'œuvres profanes idéalistes ou réalistes, Hermine David sait en varier et en moduler tous les thèmes. Dans ses émaux, l'artiste met, peut-être, le meilleur d'elle-même : la rareté des tons, l'harmonieux rythme des arabesques, l'esprit qui anime les compositions en font autant de créations de la plus fine esthétique.

Lily Steiner présentait à la Galerie de Berry des portraits et études d'enfants et des fleurs. Le talent de Lily Steiner se plaît à ces évocations subtiles et parfois quasi impondérables des regards d'enfants, des expressions ingénues, étonnées, ravies, pensives, rêveuses, attentives ou gaies de ces jeunes êtres dont elle saisit tout le charme et la poésie.

Ses fleurs ne sont pas moins intéressantes: jacinthes ou arums dont elle dégage presque le parfum ou l'altière noblesse corollaire.

Une exposition de la peinture française au musée municipal d'Amsterdam aura lieu à la Galerie Bignou, 8, rue La Boétie, du 21 avril au 12 mai, au profit des jeunes artistes néerlandais désirant faire un séjour en France.

Parmi les œuvres exposées on pourra voir notamment des peintures de Corot, Daumier, Cézanne, Manet, Lautrec, Van Gogh, Jongkind, Bonnard, Vuillard.

MAURICE SÉRULLAZ.

LES SPECTACLES

ATELIER
LE BAL DES VOLEURS
JEAN ANOUILH

TH. DES VARIÉTÉS
SACHA GUITRY
et
FERNANDEL
Tu m'as sauvé la vie.
LANA MARCONI

MICHEL SIMON
au THÉATRE ANTOINE
JOUE FRIC-FRAC

ATHÉNÉE - LOUIS JOUVET
LA PRISONNIÈRE
d'Édouard BOURDET
LAURENCE AUBRAY - PIERRE BLANCHAR - LISETTE LANVIN

GALERIE
45e SALON
DES PEINTRES DE MONTAGNE
105, boulevard du Montparnasse
Tous les jours dim. compris

LIVRES Neufs en Solde. (Très bas prix)
Catalogue sur demande
LIBRAIRIE FONTENEAU, F. I, POITIERS

vient de paraître
SCHWARZ-ABRYS
L'ANE ne monte pas AU CERISIER
(Hallucinations et fragments de vie d'un ALIÉNÉ)
12 illustr. de l'auteur. 280 fr.
DEBRESSE, ÉDITEUR

THERMALISME SOCIAL

Les cures thermales étaient, il y a peu de temps encore, l'apanage exclusif de la classe aisée ou même riche. Elles conservaient de ce fait certains caractères particuliers : la période des cures pouvait englober la totalité des « vacances » mais ne pouvait guère les précéder ni les dépasser ; la cure prenait souvent un aspect collectif car la famille accompagnait, en caravane, le père ou la mère aux eaux ; on faisait parfois pendant la même saison, et toujours en corps, des cures dans deux stations différentes ; on comprend que les cures ainsi conçues s'accompagnaient d'un mélange très hétérogène de prescriptions médicales et de divertissements mondains.

La nécessité avait déjà imposé les cures climatiques à des couches plus larges de la société ; il avait fallu rendre le sanatorium accessible aux tuberculeux pulmonaires puisqu'il est moyen à la fois de traitement et d'isolement prophylactique ; il avait fallu également ouvrir des aériums et des préventoriums pour abriter et protéger les petits.

La Sécurité sociale devait être la condition nécessaire de la diffusion du thermalisme. Cette diffusion a cependant des règles et des limites propres. En effet les prestations qu'accordent les Caisses pour les cures comprennent une part qui englobe les frais médicaux et les frais d'établissement thermal, mais la plus grande part sert à couvrir les frais de transport et surtout les frais d'hébergement ; de plus la cure est faite souvent avant la « saison » proprement dite. C'est là un élément d'économie pour le malade et de meilleure utilisation pour chaque station. Bien plus, la cure n'est pas le plus souvent faite pendant la période du congé payé mais avant ou après. Dans certains cas un congé supplémentaire de convalescence de cure peut s'imposer.

C'est ainsi que le thermalisme social ne coïncide pas exactement avec le thermalisme traditionnel. Il existe dans le domaine social une tendance très nette à limiter les cures aux affections « sérieuses mais très améliorables ». Une autre notion prend une valeur particulière, c'est celle qui suppose que les « thérapeutiques non thermales ont été correctement appliquées mais avec un résultat insuffisant ». Ces notions sont diffusées par l'organe de la Confédération des syndicats médicaux. Il est recommandé expressément au médecin traitant de choisir le lieu de cure en fonction des seules indications médicales, d'étayer soigneusement le diagnostic de l'affection, de respecter les critères sociaux, de faire faire aux malades les demandes de cure dès que l'indication est posée. Ces conseils paraissent effectivement devoir restreindre quelque peu ces demandes mais faciliter l'accord des Caisses dans la très grande majorité des cas et, en dernier ressort, par un usage judicieux, contribuer à l'essor du thermalisme tout entier.

R.-J. M.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

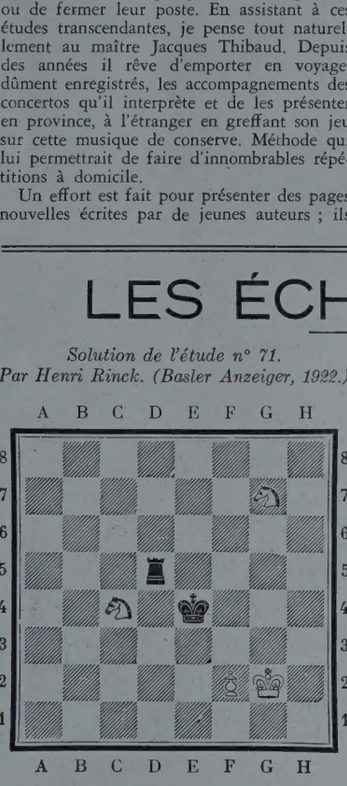
Le Club d'essai assure une émission des plus cocasses sous la rubrique : « Chacun chez soi ». Il s'agit, par exemple, de l'interprétation aux cordes seulement du *Quintette* de Schumann dont l'auteur doit, en même temps, chez lui, tenir la partie de piano ! L'idée de cette collaboration avec d'invisibles partenaires paraît fort plaisante. Elle suscite deux réserves. D'une part, les sans-filistes qui prennent l'écoute n'entendent qu'une œuvre incomplète, amputée d'un solo important, partiellement désagrégée ; d'autre part, cet exercice de haute école ne s'adresse qu'à des virtuoses consommés. Combien sont-ils à avoir accepté le jeu ? Guère plus d'une dizaine, certes, et en faisant les plus généreuses suppositions ! Les amateurs ne peuvent évidemment prétendre tenir pareille gageure ; ils ne sauraient soutenir le mouvement voulu, s'arrêteraient, se perdraient, resteraient bien en peine puisqu'il ne leur serait point possible d'endiguer le flot harmonieux qui viendrait les submerger. Apprentis sorciers, ces pianistes d'occasion se verraient obligés d'appeler à leur aide quelque vieux magicien... ou de fermer leur poste. En assistant à ces études transcendantes, je pense tout naturellement au maître Jacques Thibaud. Depuis des années il rêve d'emporter en voyage, dûment enregistrés, les accompagnements des concertos qu'il interprète et de les présenter en province, à l'étranger en greffant son jeu sur cette musique de conserve. Méthode qui lui permettrait de faire d'innombrables répétitions à domicile.

Un effort est fait pour présenter des pages nouvelles écrites par de jeunes auteurs ; ils ont plus de facilités que leurs aînés, dont la seule ressource était la chance d'une première audition à la Société nationale. Ils peuvent prétendre maintenant se faire juger par un auditoire infiniment plus vaste. Une *Sonatine* de Hussa, solidement construite, d'une jolie couleur, a eu les honneurs des ondes, suivant de près des mélodies d'une grande simplicité, écrites par Serge Lancen, qui, après avoir été un enfant prodige, remporta l'an passé le premier prix de composition au Conservatoire national. Il tient largement les promesses de son jeune âge ; qu'il s'agisse de mélodies sinueuses, destinées à épouser le contour des vers de Pierre Louys, ou de sobres mesures appelées à mettre en valeur quelque texte de Rimbaud, ce jeune artiste garde toujours une originale sobriété d'expression. Serge Lancen semble voiler sa pensée avec pudeur ; une note tinte, elle éveille un écho vibrant chez l'auditeur mieux que ne le feraient des agrégations sonores lourdes provoquant souvent une sourde rébellion.

W.-L. LANDOWSKI.

LES ÉCHECS (N° 70)

Solution de l'étude n° 71.
Par Henri Rinck. (Basler Anzeiger, 1922.)



Les blancs jouent et gagnent.

La difficulté est d'empêcher la tour de se sacrifier contre le pion, car si elle y arrivait la partie serait nulle puisque deux cavaliers ne peuvent pas faire mat le roi seul.

Nous allons assister à une domination de la tour noire, qui sera finalement prise, quoiqu'elle ait tout l'échiquier à sa disposition pour fuir.

1. Cg7-é6 ! et c'est maintenant aux noirs de jouer.

Si 1. ..., Ré4-f5. — 2. Cç4-é3+ et 3. Cé3×d5 gagne.

Si 1. ..., Ré4-d3. — 2. Cé6-f4+ et 3. Cf4×d5 gagne.

Comme le roi noir n'a pas d'autre coup, il ne reste plus que des coups de tour. Les huit cases noires sont interdites par les cavaliers. Restent six cases blanches où la tour peut aller.

Si 1. ..., Td5-f5 ou b5. — 2. Cç4-d6+ et 3. Cd6×T gagne.

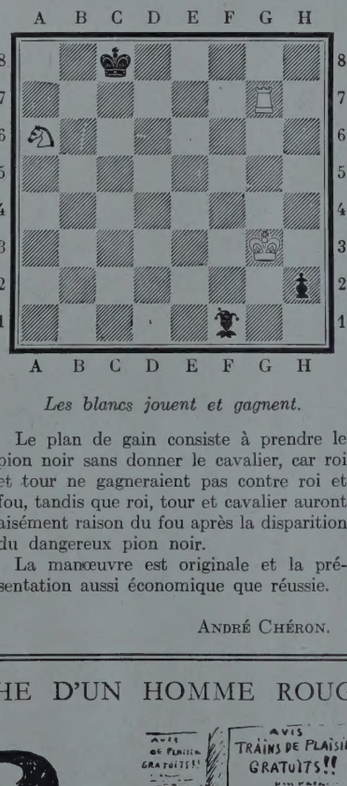
Si 1. ..., Td5-d3 ou d7. — 2. Cé6-ç5+ et 3. Cç5×T gagne.

Si 1. ..., Td5-h5 ou d1. — 2. f2-f3+, Ré4-f5, d5 ou d3 et la tour est prise par un échec de cavalier.

Une splendide domination de la tour noire.

Il existe d'autres belles études de gain avec ce même matériel : 2 C et un P contre une T, mais le pion est tout près de sa promotion. Ici il est encore à sa case de départ, ce qui exige la prise de la tour, sinon elle trouverait l'occasion de se sacrifier contre le pion.

Etude n° 72
Par Rossolimo. (Isvestia, 1928.)



Les blancs jouent et gagnent.

Le plan de gain consiste à prendre le pion noir sans donner le cavalier, car roi et tour ne gagneraient pas contre roi et fou, tandis que roi, tour et cavalier auront aisément raison du fou après la disparition du dangereux pion noir.

La manœuvre est originale et la présentation aussi économique que réussie.

ANDRÉ CHÉRON.

HOTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

Gd HOTEL du CAP-FERRAT
Le Paradis de la Riviera
entre Nice et Monte-Carlo. Tél. 250-20.

NICE

HOTEL CARLONE Près mer. Tt conf. Cuis. ren. Px mod.

CÉVENNES

VALS
(Ardèche)
Saison 1er juin au 1er octobre
La station la moins chère
FOIE, ESTOMAC, DIABÈTE, PALUDISME
Buvette, établis. thermal, casino, piscine. Bois et rivières, pêche et sport.
HOTELS TOUTES CATÉGORIES.
Renseignements :
COMITÉ PROPAGANDE, Bureau V
Trains directs PARIS-VALS

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

SÉLECTION IMMOBILIER COMMERCIAL
Villas, appartements, propriétés, f. de com. Spécialisé locations tourist. App. meublés,
37, AVENUE FOCH - NICE

OFFICIERS MINISTÉRIELS

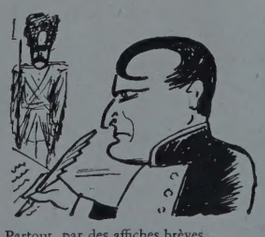
A VENDRE **LE CHATEAU de MESLAY-LE VIDAME**, avec parc, terres et bois. **SUPERFICIE : 63 ha.** Me **BOUTISSEAU**, notaire à **MESLAY-le-VIDAME** (E.-et-L.).

Et. Me **RADET** Notaire à Beurey (Aube). **A VDRE AUX ENCHÈRES** le 10 Mai 1950 14 h. 30, Mairie de Vitry-le-Croisé (Aube),
IMPORTANT DOMAINE DE FONTARCE (AUBE)
du 12e siècle restauré au 17e siècle. **350 ha.** dont **80 ha. PARC CLOS** et **270 ha. TERR. LAB.** sl. tent. source rivière Arce. Ayant fait partie des **DOMAINES DE CLAIRVAUX**
MISE A PRIX : 10.000.000 de francs.
Not. sur demande. Pr visit. s'adr. : Sté **MORIN, PETELOT & FILS & CARTAULT**, 21, rue P.-Dubois, Troyes. Tél. 23-00.

UN CAUCHEMAR, OU LA NUIT BLANCHE D'UN HOMME ROUGE, par CAMI.

Dans son lit, Brutus Laboutre,
Le « moscoutaire de Bécon »,
La barbe sur la couverture,
Ronflait plus fort qu'un hélicon.
Mais, soudain, son ronflement cesse,
Et son corps a des soubresauts...
Quel affreux cauchemar l'oppresse ?
Il crie et s'éveille en sursaut !

— « Brutus, aurais-tu le délire ?...
Lui dit sa femme en allumant.
— « Non, répond-il, ah ! je respire !...
« C'était un rêve seulement !
« Je rêvais, horrible souffrance !
« J'en suis tout trempé de sueur,
« Que régnait encor sur la France,
« Le « Petit-Tondu », l'Empereur !...



« Partout, par des affiches brèves,
« Il proclamait : « Moi, l'Empereur,
« Je sais que certains Français rêvent
« D'un autre pays que le leur.
« Ne voulant retenir personne,
« Moi, Napoléon, je vous dis,
« Qu'un « train de plaisir », je l'ordonne,
« Va partir vers ce Paradis.

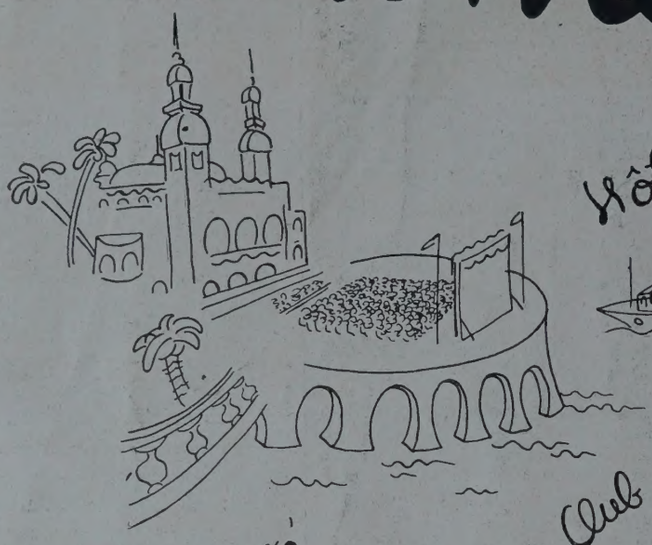
« Ceux qui voudront pourront le prendre,
« Gratuitement, mais en retour
« Les billets, je dois vous l'apprendre,
« Seront des « aller » sans « retour » !
« D'autres départs hebdomadaires
« Pourront s'effectuer selon
« Les demandes qu'on pourra faire.
« J'ai dit. Signé : Napoléon. »

— « As-tu pris ce train dans ton rêve ? »
Lui dit sa femme. Il répondit :
— « Pas de danger !... Là-bas les grèves,
« Tu le sais bien, c'est interdit !
« Heureusement, c'était un songe !...
« Aujourd'hui, l'on peut à foison,
« Tout chambarder, car nul ne songe
« A chauffer des « trains de plaisir ! »

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie de Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

Monte Carlo

Bal des Petits Lits Blancs
le 8 Août



Hôtel de Paris

Night Club sur les terrasses

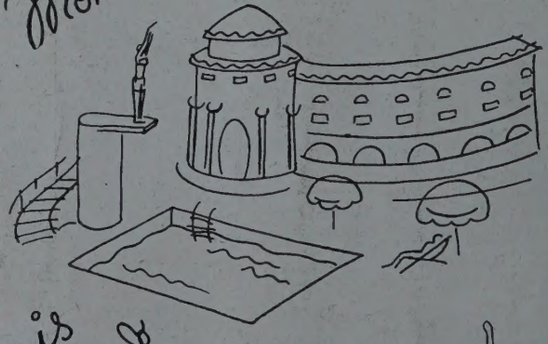
Cinéma d'Eté

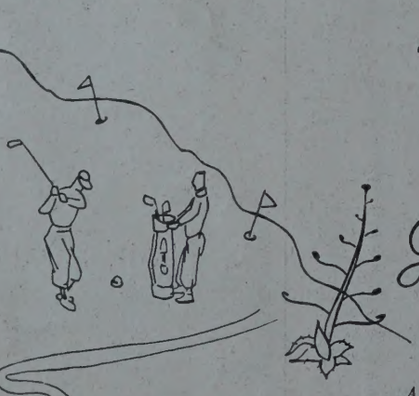
Sporting d'Eté

Dîners de Gala

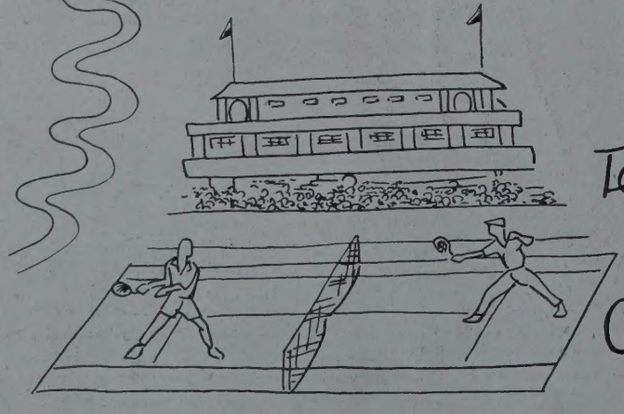
Les Girls

Hôtels
Monte Carlo Beach

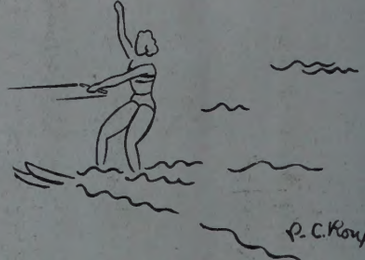




Golf



Tennis
Country Club



P. C. Roy